

Fiction

Numéro 83, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (83), 10–43.

Hélène Monette
UN JARDIN
DANS LA NUIT

Boréal, Montréal, 2001,
179 p. ; 19,95 \$

Soixante-treize textes sont réunis sous l'étiquette « Contes et poèmes ». Hélène Monette dédicace son recueil « aux enfants que vous étiez et pour les enfants à présent ». Il s'agit à la fois d'un plaidoyer par la défense des enfants de partout affligés de multiples maux, et d'un réquisitoire contre « les vampires du siècle », contre les bâtisseurs et les aspirants au « grand cachot d'argent » et aussi contre les pères et mères sourds à la détresse des enfants. Ainsi présentée on pourrait croire à une œuvre moralisatrice. Rien de tel. La poète touche par la justesse et la force de ses évocations, pas de prêchi-prêcha. Avec le premier texte, elle entre dans un monde de sensations et de rêveries, se met en état de partir « pour le pays de [ses] premiers sentiers », terreau des expériences fondatrices. La voilà empathique aux souffrances des enfants blessés dont elle adopte les divers points de vue pour observer le monde : pollution, « forêts décharnées », « temps de grande famine », « grand échiquier inégal », gens « délogés de la banque et du banquet », catastrophes naturelles et solitude se *cangrènent* le globe. Le sort de la planète est intimement lié à celui de l'enfant dans la thématique de Monette. En effet, de la planète qu'ON détruit, on avance vers la prison intériorisée du JE, car « [l']enfance de son père occupe le fond d'un réduit dans la maison de lui-même ». La famille n'échappe donc pas au regard lucide et pénétrant de l'artiste. Sa plume fait sortir de l'ombre les maux camouflés dans la couleur du temps : « Ma mère est une bum et mon père est en

morceaux. » Et sa voix résonne longtemps encore après ce texte qui tient à deux phrases et qui illustre jusqu'à quel point sa poésie s'éloigne de l'hermétisme auquel le genre est souvent associé : « Les contes de fée n'ont plus la cote. Alors maman me raconte sa vie : c'est effrayant. »

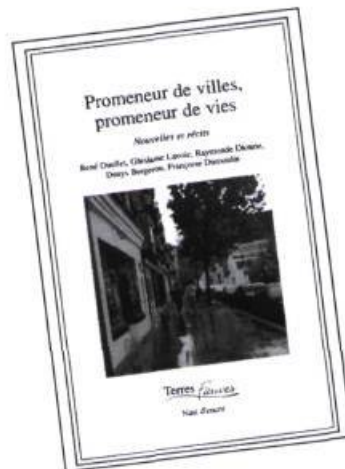
Des citations en exergue des Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais, Alice Miller, Gaston Miron et autres écrivains soulignent la structure du recueil et fournissent des repères au lecteur tout au long du parcours d'*Un jardin dans la nuit* qui s'avère une invitation à ranimer « notre vie profonde, jardin blotti dans l'obscurité du monde ».

Pierrette Boivin

Zoé Valdés
LE PIED DE MON PÈRE
Trad. de l'espagnol (Cuba)
par Carmen Val Julián
Gallimard, Paris, 2000,
201 p. ; 22,95 \$

Alma Desamparada (Âme Abandonnée) vit dans un quartier pauvre de La Havane entre une grand-mère autoritaire et une mère qu'elle déteste au point de ne plus la désigner que par son seul prénom : Consuelo. Alma, qui étouffe dans cet univers sans perspective, est habitée par une obsession : celle de découvrir qui est son père, cet inconnu grâce auquel, sait-on jamais, elle pourrait échapper à son milieu défavorisé. Pour savoir comment le reconnaître, elle ne dispose que d'un seul indice : son pied. En effet, il paraît qu'Alma a les pieds de son père. C'est donc avec une grande attention qu'elle scrute cette partie de l'anatomie chez les hommes qui croisent son chemin.

Le roman de Zoé Valdés couvre un large pan de la vie d'Alma en suivant un parcours



les travers et les injustices du régime castriste. En cela, *Le pied de mon père* rejoint les préoccupations de *Cher premier amour*, l'avant-dernier ouvrage de Valdés. Bien que le premier accorde moins de place au fantastique que le second, et qu'il soit peut-être davantage autobiographique, son style est aussi mordant, son humour aussi satirique, sa critique de la société cubaine aussi impertinente. Décidément, Zoé Valdés frappe par son talent ; chez elle les descriptions sont remarquables, le rythme vivant, le langage imagé : autant d'ingrédients qui composent une œuvre drôle, originale et intelligente.

Louise Villemaire

Collectif
PROMENEUR DE VILLES,
PROMENEUR DE VIES
Terres fauves, Saint-
Raphaël-de-Bellechasse,
2000, 217 p. ; 19,95 \$

Parmi mes textes préférés, celui du chien qui ne jappe que les matins où son maître porte des jeans et non le complet-cravate ; toutou y sent le symbole du samedi et des gambades. Ou encore celui, très court, où deux êtres que la guerre a changés acceptent que l'autre revienne différent. Ou celui où le piano dont on veut se débarrasser à tout prix rappelle décidément beaucoup de souvenirs. Ou celui de la femme qui, le mari et les enfants partis, peut s'asseoir, se servir un paisible café et écrire sur le silence. Ou celui...

Qu'on ne s'attende pas à ce que ces textes issus de plumes différentes cultivent la même tonalité, le même humour, le même réalisme. Qu'ils soient, dans une excellente proportion, solidement construits, lourds de fragrances surannées ou de fièvres modernes et urbaines, capables en quelques pages de mener une anecdote à son terme, voilà qui devrait suffire. J'aime, pour ma part, que des gens qui, dans plusieurs cas, ont fait carrière dans l'enseignement et la recherche,

qui passe par l'enfance, la rencontre avec le père, l'amour, l'exil et la maternité. D'une manière générale, *Le pied de mon père* est un livre sur le mensonge : le mensonge de la naissance, pour Alma, mais aussi le mensonge sur lequel est édifiée la société cubaine. Alma, qui est née avec la Révolution, n'a de cesse de dénoncer la misère et la décrépitude ambiantes, de même que tous

dans la création littéraire ou le théâtre, sachent, dès que le loisir leur en est donné, s'adonner encore et toujours à l'écriture. Par plaisir. Par goût du beau. Par souci aussi sans doute de montrer à un public plus large que celui d'une salle de cours et que ce qu'ils enseignaient appartenait à un art de vivre autant et plus qu'à un emploi.

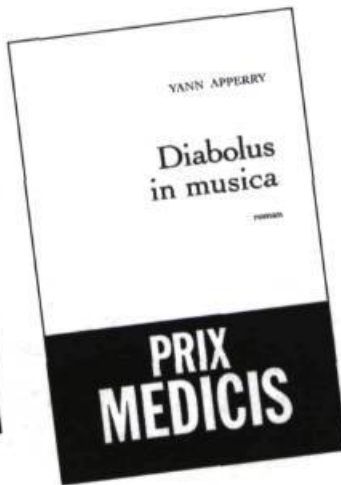
Ce travail collectif manifeste, en outre, d'éloquente façon, qu'une maison d'édition régionale alerte et raffinée trouve toujours à portée de main des plumes qui méritent la lecture autant que les métropolitaines. À suivre.

Laurent Laplante

Raymond Cloutier
LE MAÎTRE D'HÔTEL
Lanctôt, Outremont, 2000,
199 p. ; 18,95 \$

Cuba, sous la pluie d'avril, c'est tout de même mieux qu'une dernière tempête de neige sur Montréal. Surtout quand l'équipe de tournage du film dans lequel Jean Leblanc tient enfin le premier rôle est chouchoutée par le vieux maître d'hôtel et tout le personnel de l'hôtel La Moka. Et puis, ces dix jours loin de Raymonde et de sa fille Véronique l'aideront peut-être à voir où s'en va sa vie. Mais, bien sûr, Jean ne pouvait pas connaître le passé du maître d'hôtel qui, une vingtaine d'années plus tôt, s'était fait passer pour mort, abandonnant femme et fils pour refaire sa vie sous d'autres cieux. Un maître d'hôtel qui autrefois s'appelait Charles Leblanc...

Manifestement, Raymond Cloutier connaît son sujet : *Le maître d'hôtel* se déroule dans un univers où évolue ce comédien reconnu pour ses rôles au théâtre, au cinéma et à la télévision. Les situations et les discussions entre les comédiens et l'équipe de production du film sonnent juste. Il en est de même pour le récit des relations entre et avec les Cubains. En fait, Cloutier, qui en a interprété lui-même tant



et tant, réussit fort bien les dialogues de ce roman au rythme vif qui laisse tout de même le lecteur sur sa faim.

Porté par les dialogues et l'enchaînement des situations dramatiques – la découverte par Charles de l'identité du comédien, la révélation de son passé à sa conjointe cubaine Helena, la mort inattendue de la mère de Jean pendant qu'il est à Cuba, l'aventure de Raymonde avec Nicolas, celle de Jean avec Gabriella qui engendre le drame – les contours des personnages restent flous pour la plupart. Si Jean et Charles sont mieux campés, ce qui permet de mieux comprendre leurs motivations profondes, les personnages féminins qui jouent un rôle majeur dans leur vie – Raymonde, Helena et Gertrude, mère de l'un et épouse abandonnée de l'autre – apparaissent comme des faire-valoir.

Cloutier a également choisi, dès le départ, de donner toutes les clés de l'énigme au lecteur. Ainsi, dès les premiers chapitres, Jean a le sentiment que quelque chose l'attend à Cuba et Charles, alias Paulo, révèle à Helena sa véritable identité. Dès lors, la confrontation est inévitable et le dénouement prévisible alors que cette rencontre tragique survient au moment où le fils, tout comme le père vingt ans plus tôt, s'apprête à quitter sa famille.

Malgré ses faiblesses, *Le maître d'hôtel* se lit toutefois sans déplaisir.

Linda Amyot

Yann Apperry
DIABOLUS IN MUSICA
Grasset, Paris, 2000,
319 p. ; 32,95 \$

Chaque événement de la vie monomane de Moe tend vers la création de sa « Ballade ad vitam æternam, pièce pour orchestre de chambre et métronome en deux mouvements opposés et synchrones ». Mais avant d'accéder à la vie éternelle – la postérité, peut-être –, il faut souffrir : « [...] j'agonisais à ma table, recopiant ces trois notes qui refusaient à la page l'inscription d'un quatrième signe, l'épanouissement d'une musique dont je sentais qu'elle me vouait à la destruction ». Le *diabolus in musica*, ce sont ces « trois petites notes incorrigibles », ce triton, ce triptyque, cette diabolique trinité dont le rythme ternaire – « un deux trois un deux trois » – s'emballe comme une obsession, un enfermement.

L'histoire de Moe, c'est celle de l'œuvre qui se cherche en lui, dans une lente et douloureuse maturation : « Je ne suis pas en mesure de dire combien de ces jours affreux s'écoulèrent où le métronome battait en brèche mon âme vide comme l'éternel mendiant que je voyais, matin et soir, battre la semelle sur les quais ». Et l'histoire de son œuvre, c'est celle de sa vie, de ses rencontres, scandée au rythme incantatoire de son métronome de collection, inspireur et destructeur tout à la fois.

Né en 1972, Yann Apperry, librettiste d'opéra et auteur de théâtre, partage sa vie entre Paris et Rome, où il a été pensionnaire à la Villa Médicis. Le Prix homophone et homographe lui a été décerné pour *Diabolus in musica* – son troisième roman – qui se détache très nettement de la production littéraire française actuelle, ne serait-ce que par son style : maniériste souvent, baroque parfois, érudit toujours, il nous fait la grâce de son talent atypique.

Avec le récit de cet air que Moe a toute sa vie durant sur le bout de la langue, Yann Apperry nous montre qu'il connaît la musique... sur le bout des doigts. Le choix des mots lui-même ne doit rien au hasard : « rythme », « cadence », « tempo », « syncope » et même... « porte-tambour » ; tout nous ramène à la pulsation originale qui, tel un écho des battements d'un cœur arythmique, essoufflé, sur la brèche, nous rappelle que la vie s'écoule, *tempo rubato*.

Isabelle Collombat

Nicholas Griffin
VENT DE FLIBUSTE
Trad. de l'anglais
par Hubert Tézenas
Libre Expression, Montréal,
443 p. ; 24,95 \$

Quand Nicholas Griffin fait des recherches généalogiques sur certains membres de sa famille, il découvre, à sa grande surprise, qu'il avait des ancê-

tres pirates ! Il décide donc de pousser plus loin ses recherches, part naviguer sur les océans et en revient riche d'expériences, avec une folle envie d'écrire l'histoire de ces aventuriers de la mer. Le résultat, c'est ce premier roman, *Vent de flibuste*, un récit extraordinaire dont l'action se situe au début du XVIII^e siècle, et qui nous entraîne dans le sillage de Bartholemew Roberts, alias Black Bart, l'un des pirates les plus célèbres, qui arraisonna et détroussa plus de 400 navires avant de mourir au combat. Ce roman est certes un récit d'aventures mais c'est aussi et surtout une sorte de témoignage, un document d'un réalisme parfois insoutenable sur ces flibustiers qui se sont révoltés contre une société résolument inégalitaire, terriblement injuste et violente contre les pauvres. Page après page, nous suivons l'existence mouvementée de redoutables forbans et cela, à travers le journal de William Williams, enrôlé de force dans leurs rangs. Violoniste et lettré, il servira de porte-parole et de scribe à Roberts qui est un navigateur accompli mais qui a besoin de quelqu'un pour consigner ses exploits.

Il y a bien longtemps que je n'avais lu un roman historique (ou un roman tout court) aussi prenant, aussi captivant, qui nous oblige, de manière sournoise et perverse à nous « attacher » à de franches canailles dont le sens de l'honneur est pour le moins très particulier. Même Williams ne manque pas une occasion de nous révéler les côtés sombres de sa triste personnalité. Griffin ne nous épargne aucun détail sur la vie, le plus souvent sordide, à bord des vaisseaux de cette époque : la nourriture, la sexualité, les passe-temps, les corvées et un curieux sens de la

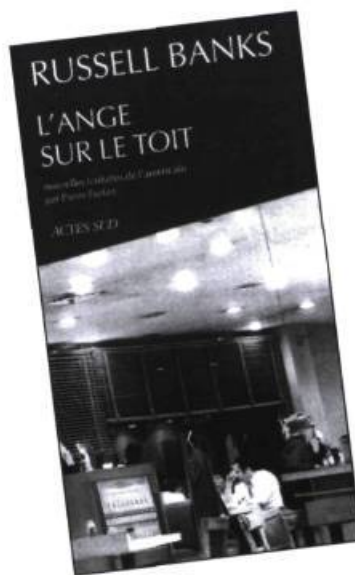
démocratie et de la liberté. De plus, en conteur accompli, Nicholas Griffin nous réserve plusieurs surprises et rebondissements, particulièrement à la fin d'une histoire fertile en coups de théâtre. *Vent de flibuste* est un roman de la mer comme on n'en lit pas souvent !

Norbert Spehner

Russel Banks
L'ANGE SUR LE TOIT
Trad. de l'américain
par Pierre Furlan
Actes Sud, Arles, 2001,
206 p. ; 24,95 \$

Russel Banks cite en exergue *Les élégies de Duino* de Rilke : « Tout ange est terrifiant ». Première élégance de l'auteur dans un recueil de nouvelles où la grâce le dispute à la tendresse. « Pendant des années, ma mère m'a raconté des histoires de son passé : je ne les ai pas crues, je les ai interprétées ». Sa mère, « la plus jeune des cinq enfants d'un horloger dont la femme était morte ('Elle s'est étouffée avec un os de côte de porc' – encore une de ses histoires) quand ma mère avait dix-neuf ans », et dont il s'occupe beaucoup à présent, est l'image tutélaire qui habite les neuf récits.

Les protagonistes font ici figure... de figurants, dans la relation privilégiée qui s'instaure au fil des pages entre le lecteur et l'écrivain. Avec un style maîtrisé à la perfection, Russel Banks croque les tranches de vie de personnages à la dérive, confrontés le plus souvent à la solitude et reflets sans équivoque de nos illusions contemporaines. Quelque chose fait mal dans ses récits, comme tout ce qui est appelé à disparaître, car « Bientôt, il sera trop tard ». Trop tard pour ces confessions d'une



en fallait un, de l'attention qu'il sait porter à ses contemporains.

Armelle Datin

Andreï Makine
LA MUSIQUE D'UNE VIE
Seuil, Paris, 2001,
128 p. ; 21,95 \$

Une gare dans une ville de l'Oural, une nuit de tempête. Attente interminable du train pour Moscou, en retard de six heures. Une masse endormie, indistincte. Le narrateur, refusant de s'y fondre, fouille sa mémoire pour retrouver la formule qui traduit si bien le tableau que présente « ce magma humain qui respire comme un seul être, [...] sa résignation, [...] son oubli inné du confort, [...] son endurance face à l'absurde », bref, le tableau de « cette gare assagée par la tempête [...] résumé de l'histoire du pays ». Il la tient enfin, la formule du philosophe dissident : « *Homo sovieticus* » ! Et le fait de nommer la condition de l'homme russe le rassure, lui donnant l'impression d'y échapper. L'expression alors à la mode lui permet de dater cette nuit où il fit malgré tout une rencontre mémorable, celle d'un quinquagénaire à l'apparence d'un vieillard, Alexeï Berg, qui lui raconta son histoire. C'était il y a un quart de siècle dans le train roulant vers Moscou.

La vie de Berg avait été secouée par « l'irréparable brisure du passé ». Mai 1941, un jeune pianiste, fils d'un dramaturge et d'une musicienne, prépare son premier concert fixé pour le 24 du mois. Quelques jours avant la date attendue, ses parents sont arrêtés et emmenés, il ne saura ni où ni pourquoi, lui, se tenant à l'écart, prévenu discrètement par un voisin qui le croise dans la rue. Il fuit Moscou, échappe à la purge stalinienne, se cache en Ukraine et, pour survivre, vole l'identité d'un soldat mort qu'il dépouille de son uniforme. Il combat les Allemands

troublante pudeur : « Depuis que je suis adolescent, je lis deux quotidiens par jour, parfois même trois, et j'y découpe souvent un article qui m'a frappé pour une raison obscure et vite oubliée. D'habitude je fourre les coupures dans un tiroir de bureau et plus tard, généralement au bout de plusieurs années, je me retrouve à les relire et à en jeter la plupart. C'est un acte qui m'empêche d'une étrange tristesse, d'une sorte de sentiment de deuil pour ce moi que j'ai perdu, comme si je lisais et jetais de vieux journaux intimes ». Et c'est ainsi que l'auteur, en philanthrope, nous fait le don de récits pleins de cocasserie, comme ceux que l'on aime à se raconter à satiété dans les réunions de famille.

Russel Banks vient d'être élu président du Parlement international des écrivains, association de soutien aux artistes persécutés ; indice, s'il

au sein de l'armée rouge, s'efforçant de ne pas attirer l'attention, et trouve quelque bonheur dans des amours fugitives qu'il eût jadis condamnées. À la fin de la guerre, il se retrouve chauffeur d'un général qu'il sert loyalement. Démasqué, il est condamné au camp de concentration en Sibérie. Cette tranche de vie est derrière lui au moment où il rencontre le narrateur. Ce dernier observe toutefois à la descente du train que Berg marche « en clandestin, pressé de se fondre dans la foule ». Le narrateur fait taire l'insidieuse voix intérieure qui lui souffle : « *Homo sovieticus !* ».

La *musique d'une vie*, c'est l'histoire de « l'héroïsme muet » d'une foule d'opprimés à qui Makine rend hommage, dans un ton que l'on dirait accordé à leur dignité.

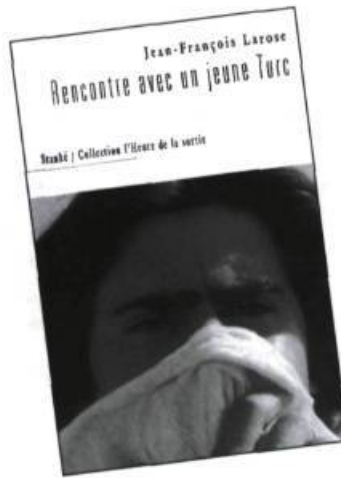
Pierrette Boivin

Jean-François Larose
RENCONTRE
AVEC UN JEUNE TURC
Stanké, Montréal, 2001,
69 p. ; 14,95 \$

Jean-Paul Tapie
UN GÔTER
D'ANNIVERSAIRE
Stanké, Montréal, 2000,
207 p. ; 19,95 \$

Les hommes sont, dit-on, moins friands de la lecture de romans que les femmes. Les gais feraient-ils exception à la règle ? En lançant la collection « l'Heure de sortie », l'écrivain Pierre Salducci fait un double pari : que des romans à thèmes résolument homosexuels et présentés comme tels trouvent leur large place non seulement auprès du lectorat gai mais aussi du public en général. Hardiesse, témérité même ?

Après une dizaine de volume publiés, le résultat semble plutôt heureux. La présentation visuelle de la collection est particulièrement soignée, ce qui n'est jamais nuisible sur les tablettes des librairies. Parlons maintenant du contenu. Deux titres retiendront ici notre attention.



Le premier roman de Jean-François Larose, que l'on devine plus ou moins autobiographique, est étonnant de lucidité et de sincérité dans la désespérance assumée du narrateur. Un touriste québécois en visite en France accoste un jeune Turc de près de vingt ans. Entre eux va se jouer un jeu de cache-cache qui rappelle au narrateur ses premières amours. La curiosité du plus jeune, flatté de l'attention de cet adulte cultivé, va donner lieu à une amitié éphémère, ambiguë, quoique signifiante. Chacun porte son histoire de vie. Celle du narrateur semble derrière lui, lourde de souvenirs et de traumatismes amoureux même. Celle du jeune Turc se passe au présent. Les deux sont irréconciliables.

Voilà de courtes tranches de vie où la confusion des attentes, des angoisses et des sentiments crée l'atmosphère toute en nuance, et parfois elliptique, du roman. Car on a l'impression que le rêve et le réel se télescopent, ce qui laisse de la place au lecteur et à son imagination. L'écriture est intéressante, imagée, et sans doute pas étrangère au métier de l'auteur : conservateur de musée. Voilà un premier roman réussi, mais bref, presque laconique, qui en annonce peut-être d'autres ; ne s'agit-il pas d'un « jeune auteur » dans la cinquantaine ?

Le roman de Tapie est fort d'actualité et rondement mené. Une librairie m'a dit que c'était l'un des phares de la jeune collection. Non sans raison. Jérôme Peyral, un garçon

ostracisé à l'école à cause de sa sensiblerie (il pleure publiquement la mort d'un jeune prof qu'il aimait en secret) et « ses manières de fille » (on le surnomme « Peyral la pédale »), va vivre l'enfer du rejet de ses pairs. « Il n'y a pas d'exécution publique. Il s'agit d'un harcèlement quotidien, qui maintient la plaie vive, mais ne la rend jamais mortelle. » « Mon sacrifice était une épreuve qui ferait d'eux des hommes », ajoute le narrateur, pas dupe du rôle qu'il est amené à jouer malgré lui, avec la complaisance d'un professeur particulièrement hypocrite et retors...

Transformer son humiliation et sa souffrance en double vengeance ne sera pas aisé, mais elle sera terrible, surtout dans le second acte, si j'ose dire. Plonger dans le monde de Jérôme, c'est vivre ce que plein de petits garçons expérimentent encore à l'école – et ça se passe autant ici qu'en France, lieu de l'action du roman. Il y a indéniablement une certaine parenté avec le magnifique film *Ma vie en rose*, mais avec une chute infiniment moins ludique dans le cas présent, parce que Peyral devenu adulte n'est plus prêt à supporter la moindre humiliation. Il a déjà trop donné.

Michel Dorais

Claude Marc Bourget
LES IMMORTELS
DE MATHIJSSEN
Humanitas, Brossard, 2000,
177 p. ; 14,95 \$

Adrien Lepeinteur, le narrateur et protagoniste de ce roman policier, est un écrivain obscur qui, contre toute attente, se voit proposer la traduction et la publication d'un livre par une maison d'édition new-yorkaise. C'est après avoir appris, dans le journal, l'assassinat barbare d'un auteur de cette maison d'édition qu'il avait eu l'idée d'y soumettre son manuscrit qu'il n'avait pu réussir à faire publier jusque-là. Il se rend donc dans la métropole américaine pour

rencontrer son éditeur et ses collaborateurs. Il y devient le témoin privilégié de la série de meurtres horribles dont sont victimes les auteurs ayant récemment publié chez son éditeur.

Dans ce récit, Claude Marc Bourget met en scène des personnages singuliers, caricaturaux, souvent inquiétants, dont les racines culturelles remontent aux débuts de l'Amérique coloniale. Cela ajoute une saveur historique à l'intrigue qu'on pourrait qualifier d'« hitchcockienne », tant les repères en sont flous et instables.

Le tout est raconté dans un style très particulier. Cette description d'une pièce en est un échantillon représentatif : « À mi-chemin du corridor emprunté s'ouvrait une salle vide au fond de quoi, malgré la distance qu'un éclairage y compensait, une seconde m'était apparue. Il s'agissait d'une pièce fort habitée, abondante en formes indécises et qu'un grand meuble de travail, dont trônaient les rondeurs massives et brillantes, me fit assigner au maître des lieux. »

Gaétan Bélanger

Yôko Ogawa
HÔTEL IRIS
Trad. du japonais
par Rose-Marie
Makino-Fayolle
Actes Sud, Arles, 2000,
239 p. ; 30,50 \$

À l'hôtel Iris, un soir, Mari est témoin d'une altercation entre le client de la chambre 202 et une prostituée. L'homme, ni beau ni jeune, capte toutefois l'intérêt de la jeune fille. « Je me suis dit que je n'avais encore jamais entendu un ordre résonner d'une manière aussi belle. Il en émanait sang-froid, majesté et conviction. Même le mot "putain" avait un accent aimable. » Cette voix ouvre une faille dans le monde clos de Mari. Depuis la mort de son père, ce monde se réduit au décor un peu minable de

l'hôtel Iris, propriété familiale, trop éloigné des plages de la petite ville balnéaire pour être très fréquenté. Mari, qui a été retirée de l'école, y tient la réception entre les exigences de sa mère, les doléances des clients et les petits larcins de la femme de ménage.

Quelques jours après l'altercation, la jeune fille revoit l'homme de l'hôtel chez un marchand de la place. Poussée par la curiosité, elle le suit jusqu'à l'embarcadere où l'homme, un traducteur de russe, attend le traversier pour l'île d'en face. Dès lors, Mari basculera peu à peu dans un autre univers où les humiliations sexuelles que lui fait subir le traducteur se mêlent aux échos d'une tendresse oubliée. À la fin de l'été, plus rien ne sera pareil.

Yoko Ogawa, précise son éditeur français, est une virtuose du malaise. *Hôtel Iris*, septième ouvrage qu'elle publie aux éditions Actes Sud, en fait certainement la preuve. Familier ou non avec l'œuvre de l'écrivaine japonaise, le lecteur ne peut abandonner le roman en dépit de l'atmosphère sulfureuse qui s'en dégage. Car l'écriture d'Ogawa, sobre, presque clinique, est diablement efficace ! Mari n'explique pas, ne cherche pas à comprendre : elle raconte simplement les faits et le déroulement des événements sans honte ni complaisance. Et le lecteur la suit, docile, jusqu'au bout.

Linda Amyot

Morgan Sportès
SOLITUDES
Seuil, Paris, 2000,
159 p. ; 24,95 \$

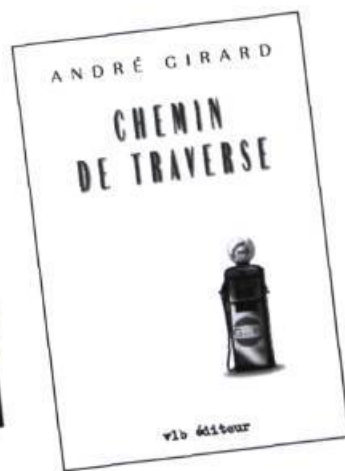
Ksar Saïda, « carrefour des désespoirs, impasse de toutes les solitudes », est un endroit aux charmes multiples : on y peut « compter les cailloux,

trier les cailloux, soupeser les cailloux, jongler avec les cailloux, grimper en haut du tas de cailloux d'une montagne pour voir à l'infini s'étendre des champs de cailloux ». Plus précisément, c'est une petite ville algérienne où Morgan Sportès a passé un an lorsqu'il écrivait son premier roman *Siam*, une ville qui, avec ses paradoxes, devient un des thèmes principaux de son dernier roman, *Solitudes*.

Se retirer du monde pour pouvoir écrire, c'était l'unique plan, l'ultime but de l'auteur. Mais, comment écrire quand il n'arrive pas à se préparer du café sans que sa cafetière n'explode, dans une ville où il ne peut acheter un simple robinet, où il n'y a pas de restaurants, de taxis, de ramassage de poubelles ? Comment écrire quand l'envie sexuelle l'envahit, dans cette ville où « la femme ne sort que deux fois : de chez son père, pour aller chez son mari ; de chez son mari pour rejoindre la tombe » ? Évidemment, il s'agit de toute une aventure. De l'aventure que Sportès raconte d'une manière très sympathique, légère, presque égayante.

Ainsi, malgré le titre du roman, ce n'est pas principalement la solitude que l'auteur aborde : bien qu'on l'y voie se battre contre les doutes portant sur l'utilité et la valeur de son écriture, contre son anxiété devant la page blanche, Sportès ne raconte pas uniquement l'histoire d'un individu qui s'impose l'isolement et la discipline pour pouvoir créer mais aussi l'histoire d'un pays divisé par des combats et rancunes anciens, d'un pays où tout est caché, où les apparences sont plus trompeuses que jamais.

Bref, *Solitudes* est un bon roman qui saura provoquer (et garder !) l'intérêt du lecteur et qui le fera sourire à maintes reprises. Impossible de faire



autrement d'ailleurs lorsqu'on apprend, par exemple, que, en Algérie, « les poules en grève refusent de pondre » !

Radmila Zivkovic

André Girard
CHEMIN DE TRAVERSE
VLB, Montréal, 2000,
118 p. ; 16,95 \$

La station-service où travaille Andréa est un carrefour des nations. Immigrants et voyageurs y font un arrêt, s'y croisent, comme en un campement nomade, avant que de repartir pour d'autres possibles, vers d'autres horizons, à cheval sur l'autoroute non loin de là. Le début du récit est fracassant, kaléidoscopique et polyphonique : alternances subreptices des points de vue des personnages en présence et entremêlement de leurs voix, sous forme de discours indirect libre. Le lecteur est d'abord surpris par ce déferlement des perspectives, que souligne le thème de la photographie, présent d'un bout à l'autre de l'ouvrage : « Virtuel téléobjectif, 80 mm ; idéal pour le portrait. Cadrages multiples. Plusieurs angles plutôt qu'un. » Il faut même parfois, en cours de lecture, revenir en arrière de quelques pages afin d'ordonner ce foisonnement d'informations : « Erreur de lecture. Ce doit être un problème de focalisation ; il y a trop longtemps que je n'ai sorti ma caméra. » Puis peu à peu les choses se calment dans le récit, le monde s'endort, c'est

la nuit, la pluie tombe, et le dialogue s'installe entre Andréa et Réjean. Ils auront d'abord en commun le silence, l'embaras, et un désir réciproque, toujours plus fort ; ils auront devant eux une nuit blanche à se tenir compagnie, de plus en plus complices, et des projets de voyage à deux, proposés à mots voilés. Ils se racontent des histoires, des fictions, des confidences. Ils boivent à leurs différences, à leurs devenir, aux possibilités qui semblent s'offrir à eux. Ils sont peut-être amoureux lorsque le matin arrive, et avec lui d'autres voyageurs, s'arrêtant quelques instants à la station-service avant de reprendre l'autoroute.

Chemin de traversé est un temps d'arrêt. On ne parcourt pas à la dérobée ce récit bref et succinct. Il ne se « consomme » pas et c'est heureux à voir. Dense, elliptique, il appelle une lecture lente sinon double. On s'y attarde quelques instants, avant de repartir...

Frédéric Boutin

Nancy Huston
et Valérie Winckler
VISAGES DE L'AUBE
Acte Sud/Leméac,
Arles/Montréal, 2001,
99 p. ; 29,95 \$

Une fois de plus, Nancy Huston met en scène une tragédie où se conjuguent la naissance, l'amour et la mort, dans un livre à deux volets, le deuxième étant constitué d'une série de photos d'un nouveau-né dont le premier

regard paraît à la fois perdu et inquisiteur, que la photographe Valérie Winckler accompagne d'un beau poème intitulé « La première heure ».

« Aie pitié de nous » : c'est sur ce thème que Nancy Huston construit son drame à propos de la difficulté d'une mère d'écrire à son fils une lettre lui annonçant le suicide d'une jeune fille qu'il a aimée.

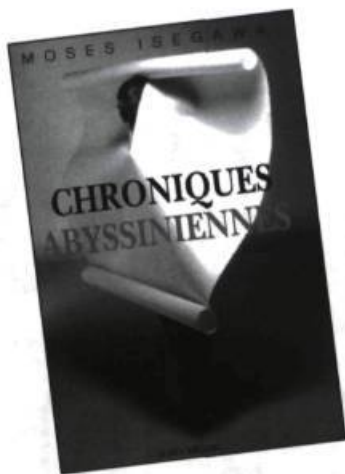
Tout se passe dans l'esprit de cette mère qui est sage-femme dans une maternité où son activité fébrile au milieu des parturientes lui rappelle la naissance de la suicidée dont elle revoit la vie tellement couvée par des parents perfectionnistes qu'elle s'en est retrouvée coupée de tout contact avec le monde extérieur. Ses premières amours, clandestines, ont provoqué chez elle un tel émoi qu'elle a perdu tout contrôle de ses sentiments et a préféré s'enlever volontairement la vie. « O pardonnez-nous les enfants, car on ne sait pas ce qu'on fait » : tel est le dernier constat de cette pénible histoire subtilement rendue par Nancy Huston.

Jean-Claude Dussault

Moses Isegawa
CHRONIQUES
ABYSSINIENNES
Trad. du néerlandais
par Anita Concas
Albin Michel, Paris, 2000,
517 p. ; 30 \$

La puissance d'évocation et le dynamisme des images de Moses Isegawa forcent le respect et l'admiration. Les *Chroniques Abyssiniennes* ne couvrent pas uniquement un pan de l'histoire africaine au siècle dernier – en l'occurrence l'histoire de l'Ouganda des colons blancs à Idi Amin Dada jusqu'aux revirements récents effectués sous la houlette de la Banque Mondiale et du FMI – mais offrent à voir et à comprendre un pays et un continent sauvagement méconnus. Et ses habitants.

Sur le ton de l'épopée autobiographique contée au gré des

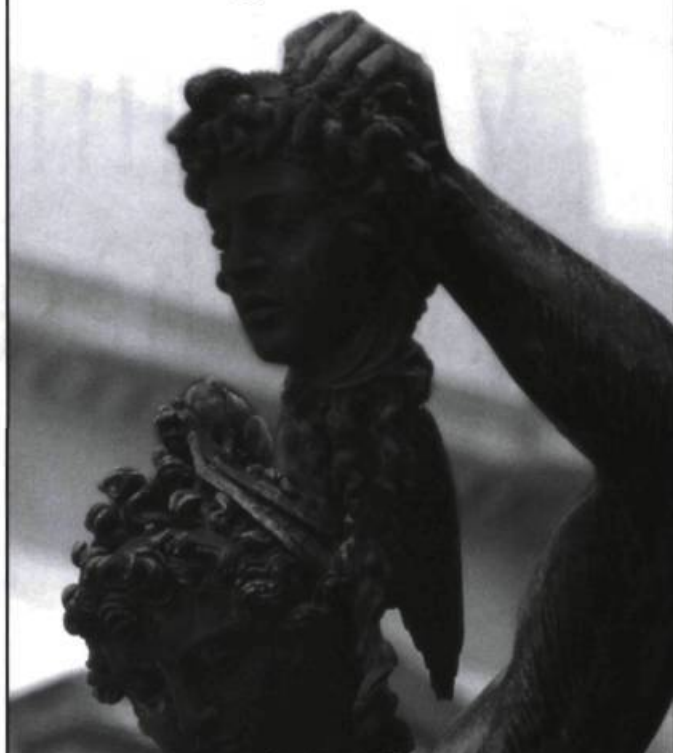


événements qui ont jalonné le territoire, l'auteur nous fait pénétrer l'intimité de la famille africaine et éclaire d'un regard nouveau les comportements, les réactions, les attitudes si mal compris. Sous sa plume, les Africain (e) s, et donc les Ougandais (es), vibrent, font, agissent pour contrer un destin, pour bâtir leur destinée. Chacun des personnages, si hauts en couleur, si vrais, s'animent sous les yeux d'un lecteur ébahi et dérangé par le lot d'ignorances, de dédain et de stéréotypes charriés sur le dos des « Noirs ». Ainsi, qui n'a pas entendu la plaisanterie naïve et raciste sur les « Noirs [qui] sont comme des singes ». Par la voix d'un prêtre blanc venu apporter la bonne nouvelle à ce peuple « inculte », Moses Isegawa reprend à son tour cette étrange mystification et nous la fait vivre de l'intérieur. « Ce prêtre blanc ignorait un chapitre de l'anthropologie culturelle, le singe est pour nous un symbole de ruse, de curiosité et de ce genre d'intelligence dont il était fier : il avait des idées personnelles ». Les Blancs n'avaient gagné que de la monnaie de singe. Le génie d'Isegawa, justement, réside bel et bien là : dresser un portrait des hommes et des femmes qui font quotidiennement l'Afrique sans sombrer dans les discours revendicatifs et autres paraboles dénonciatrices.

Ce livre dit les mots simples de l'altérité et renvoie chacun à ses indifférences.

Sandra Friedrich

François Guérin



LES ÉDITIONS JCL

Messire Benvenuto

ROMAN

Benvenuto Cellini
Orfèvre, sculpteur italien
de la Renaissance

Comment peut-on avoir excellé dans cent métiers d'art et ne pas avoir marqué davantage les annales artistiques?

Cinq cents ans après sa naissance, ce contemporain de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, cet ami du grand roi François I^{er} et du pape Clément VII revient nous expliquer ce qu'il a vraiment été.

Grâce à une mise en scène originale de François Guérin, ce génie exceptionnel de la Renaissance reconsidère alors sa vie passée, ses gestes, ses choix, ses défis et les remet en perspective à notre époque.

Une fresque des plus colorées, une biographie surprenante, un véritable plongeon dans l'histoire de l'art.

Sarah Cohen-Scali
MAUVAIS SANGS
 Flammarion, Paris, 2000,
 105 p. ; 9,95 \$

On aura beau dire que le truc est lassant et vieilli, le recours d'une nouvelliste à une chute imprévisible et pourtant ourdie devant nos yeux garde son efficacité. La technique établit entre l'auteure et le lecteur une sorte de duel : l'un s'efforçant de surprendre, l'autre veillant à ne pas être pris de court, l'un traquant les indices, l'autre les dissimulant sans pourtant les faire disparaître. Dans le cas de Sarah Cohen-Scali, le duel se résout le plus souvent sur la nette et désarmante victoire de l'auteure.

Il faut dire que Sarah Cohen-Scali ne lésine pas sur les moyens. S'il faut du sang pour que s'exerce la vengeance, le sang coulera. S'il faut assener des propos racistes pour que monte la pression, les pires injures y passeront. La montée vers la tension s'effectuera ainsi en peu de pages et cela vaut d'ailleurs mieux : densité plutôt que dilution, chute en coup de poing plutôt qu'atterrissage en douceur.

Certaines des nouvelles de Sarah Cohen-Scali empruntent leur décor au monde de la justice et permettent au génial enquêteur d'épingler le criminel trop sûr de son impunité. Nul ne s'en étonnera, car la nouvelle et l'enquête policière aiment, l'une comme l'autre, les suspenses qui se résolvent de façon inattendue et, disons, morale. Dans d'autres cas, cependant, la nouvelle de Sarah Cohen-Scali s'en permet davantage : quand, en effet, le crime est parfaitement justifié et que la victime n'aurait jamais dû demeurer en vie aussi longtemps qu'elle l'a fait, pourquoi l'auteure de la nouvelle insisterait-elle pour dire comment le tueur a été pris ou

même pour nous assurer qu'on l'a coincé ? En distinguant ainsi la morale légale de la vraie, Sarah Cohen-Scali se donne du champ. Nous en profitons.

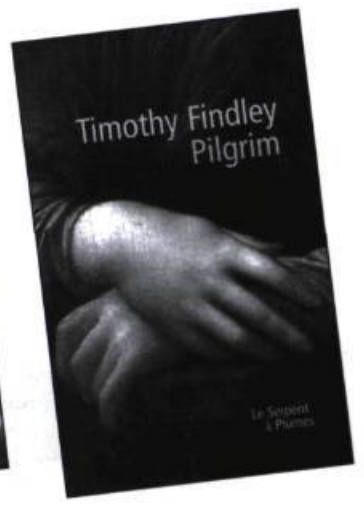
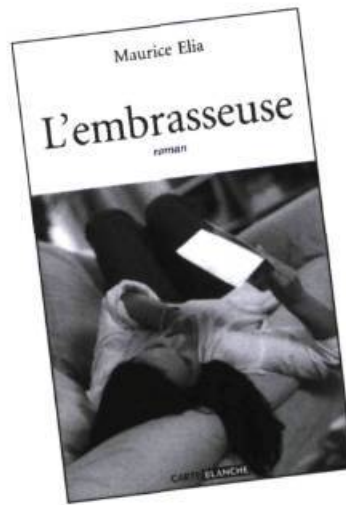
Laurent Laplante

Maurice Elia
L'EMBRASSEUSE
 Carte blanche, Outremont,
 2000, 210 p. ; 24,95 \$

Quinn Laramie écrit des best-sellers pour adolescents. Sans abuser, on pourrait dire que son créateur, Maurice Elia, a écrit avec *L'embrasseuse* une fiction à mi-chemin entre le roman pour adolescents et le roman pour adultes. Qui a déteint sur qui ? La question reste entière puisque c'est le premier livre que je lis de cet auteur.

Une adolescente disparaît. La mère fait appel à Quinn, le fils écrivain de la femme de son père, pour tenter de la retrouver. Perspicace, le créateur de Kelly Afternoon, sa célèbre héroïne, découvre l'endroit où s'est réfugiée la fugueuse. Il part donc la retrouver pour la ramener au bercail. Or la jeune Misty voit les choses autrement. « Chastement » amoureuse de Quinn, mais pas vraiment vertueuse, la petite joue de ses charmes et prend le contrôle de la situation.

L'histoire est vraisemblable... à quelques détails près. Mais réaliste ? Peut-être enfin n'était-ce pas dans le projet de l'auteur de faire dans le réalisme... Bref, l'histoire de cette adolescente de tout juste quatorze ans qui parle comme une adulte accomplie m'a maintes fois décroché, je dois l'avouer, un petit sourire moqueur. Cette ado de « fin de millénaire », comme la qualifie l'auteur, a de quoi surprendre et faire rougir bien des femmes dont elle pourrait être la fille !



En effet, aux charmes indéniables de la nymphette s'ajoutent des qualités intellectuelles exceptionnelles, un vocabulaire qui ravirait de nombreux parents lettrés, une assurance pour le moins surprenante et un aplomb imperturbable. Heureusement, les derniers chapitres gagnent en profondeur et suggèrent une réflexion sur le monde des adolescents et le peu de crédibilité que souvent, malheureusement, les adultes leur accordent.

Somme toute un récit divertissant, bien écrit et d'une indulgence louable qui aurait assurément plu à l'adolescente romantique que j'ai été...

Sylvie Trottier

Timothy Findley
PILGRIM
 Trad. de l'anglais (Canada)
 par Isabelle Maillet
 Le Serpent à Plumes, Paris,
 2000, 498 p. ; 29,95 \$

Avril 1912 : un homme, Pilgrim, s'est pendu dans son jardin, deux nuits après le naufrage du *Titanic* ; ou, plus exactement, il a tenté de se suicider car déclaré cliniquement mort, il a en vérité (une fois de plus...) survécu, continuant d'être celui que la mort dédaigne. Interné dans une clinique de Zurich, Pilgrim, le (fictif) critique d'art, devient le patient du (vrai) docteur Carl Gustav Jung, inventeur de l'inconscient collectif. Entrée en matière déconcertante pour

ce roman qui déroutait continuellement le lecteur : un pavé de 500 pages ; un prétexte singulier ; un pari d'écrivain que l'on a de la peine à ne pas trouver trop ambitieux sur le papier. Et pourtant... – le talent de Findley est là – l'intrigue captive, atteint étonnamment à la vraisemblance, sinon à la vérité. Jung est circonspect avant de découvrir « un élégant volume relié de cuir, aux pages écrites à la main, dont le frontispice arborait l'ex-libris centré du dénommé Pilgrim », le journal intime de son patient dont il scrute le parcours pour le moins inattendu. Après la surprise vient l'examen, après l'examen, le trouble, et toujours le questionnement sur la vraie nature de la folie. Pilgrim est immortel ; il a croisé dans ses vies successives Léonard de Vinci, Sainte Thérèse d'Avila, Oscar Wilde, Henry James ; il a tout épuisé de l'humanité dont le destin s'accorde avec le sien propre. Est-il un fou génial, un mythomane patenté ou la victime d'une bien curieuse malédiction ? Il fascine son médecin et le désarçonne, le touche et le tourmente, l'instruit et le fait douter.

Le roman labyrinthique de Findley, savamment orchestré et bourré d'érudition, ne fournit aucune réponse ; il se contente magistralement de poser des questions, jusqu'à l'ébauche d'un éclaircissement qu'est la lettre testamentaire de Pilgrim : « Ce que la vie attend de nous, c'est d'aller au-delà de



ce que nous pouvons endurer. Elle nous demande d'accepter à la fois ses limites et ses possibilités, tout en exigeant également que nous repoussions ses frontières à la recherche de l'éternité. Je ne veux pas de l'éternité. Je n'en ai jamais voulu. Je ne crois pas en l'éternité. Je crois au moment présent. Si je suis l'Incarnation de quelque chose, c'est celle des vérités durables et de la cécité de mes semblables humains ». Divin !

Isabelle Collombat

Pan Bouyoucas
LE CERF-VOLANT
Trait d'Union, Montréal,
2000, 159 p. ; 16,95 \$

Par un bel après-midi de chaleur, à Outremont, sur le toit d'un duplex, Dimitri, un restaurateur d'origine grecque, est assis. Avec lui, il a une bouteille de Retsina, une radiocassette et un cerf-volant. Manifestement, le travailleur immigrant, installé au Québec depuis des années, en a assez de voir les quatre murs de son restaurant. Il n'a pas vu le printemps, l'été achève et il estime avoir le droit de prendre un petit après-midi de soleil avant que l'hiver lui tombe dessus.

Sa femme, son fils, son frère, la locataire d'en haut, tous viennent aux nouvelles mais personne ne comprend. Les sentiments et les réactions balancent entre l'inquiétude, l'indifférence, la honte, la har-

gne. Que vont dire les Québécois du quartier ? Que le Grec est devenu fou ? Belle publicité pour des gens que l'on trouve déjà bizarres...

Dans tout cela, Dimitri, avec son cerf-volant, attend une brise qui puisse faire s'élever son jouet. Ridicule à son âge ? Peut-être. Mais le mot cerf-volant veut dire aussi aigle, en grec, grand oiseau puissant dont les ailes peuvent mener jusqu'aux portes de la liberté. Le cerf-volant, c'est la capacité de s'élever, la fuite, l'espoir, le voyage, les images du pays, les souvenirs d'enfance, les bombes qui éclatent, les maisons incendiées, le moyen de voler vers des contrées sûres où les maisons ne brûlent pas, sont toutes neuves, toutes belles. Dimitri va se vider le cœur et nous livrer un peu de l'âme grecque.

Réjeanne Larouche

Nancy Huston
DOLCE AGONIA
Leméac/Actes Sud,
Montréal/Arles, 2001,
498 p. ; 29,95 \$

Nancy Huston cite Greg en préambule de son dernier roman : « Que l'agonie te soit douce, ô mon pote ! Le signe fatal est sur toi ! ». Et le lecteur d'être d'emblée dans le vif du sujet... Dieu, narrateur en l'occasion, est le personnage principal de cette danse macabre qui réunit un groupe d'amis le soir de l'Action de grâce : « Prenons ce petit groupe d'hommes et de femmes venus passer la soirée de Thanksgiving dans la maison de Sean Farrell. Ils n'ont rien de bien spécial, même si chacun se considère (c'est là une des spécificités touchantes de l'espèce) comme le centre de l'univers. [...] ils sont rassemblés pour la soirée près de la limite orientale de cette motte de terre qui s'appelle, depuis deux ou trois petits siècles, les États-Unis d'Amérique. [...] Les voici donc et, plutôt que de plonger *in medias res* dans un groupe de parfaits inconnus, qu'on me permette

de fournir un petit index pour fixer les principaux repères. » Ils sont douze convives (comme dans la Cène) et un nouveau-né, que campe angéliquement l'auteure d'entrée de jeu. Parmi eux, Sean, un poète qui écrira sans même le savoir encore un recueil (posthume) intitulé *Dolce agonia*...

L'odeur de la dinde qui cuit tranquillement dans le four vient chatouiller les narines du lecteur ; le dîner se déroule normalement, entre douces évocations et joutes verbales que ponctuent des monologues intérieurs, des pensées fugitives, où affluent aussi les souvenirs, les frustrations, la nostalgie... Normalement, donc, n'était l'intromission divine qui conclut chaque chapitre. Le narrateur dévoile alors l'avenir de l'un des invités, la façon dont il trouvera la mort, prenant ainsi le lecteur à témoin, le rendant complice de cette terrible prescience à l'insu même de chacun des personnages que, nanti d'un savoir à la fois terrifiant et enivrant sur son compte, l'on retrouve pourtant au chapitre suivant. Compère sardonique de Nancy Huston-Dieu, le lecteur se voit ainsi attribuer un rôle de démiurge : « Jusque-là je me suis montré plutôt magnanime avec ce groupe d'amis, vous ne trouvez pas ? J'ai réussi à cueillir la plupart d'entre eux sans même qu'ils s'en aperçoivent. Mais le petit triangle familial [...] connaîtra, j'en ai peur, un sort moins folichon. » Tous seront cueillis, en effet, avec la même régularité, fatum et cynisme se mêlant dans cette *Dolce agonia* à l'évocation des petites choses de l'existence dont n'est pas exclu l'humour. Impossible après cette lecture de voir la mort comme avant. Une belle leçon de sang-froid (de fatalisme ?) sur ce que l'on considère comme un tabou et que l'on se refuse à imaginer, même si cela demeure – *Deo gratias* ! – le seul sort commun à toute l'humanité... Une superbe allégorie sur le destin, à lire impérieusement.

Armelle Datin

Max Gallo
LES PATRIOTES
L'OMBRE ET LA NUIT
Fayard, Paris, 2000,
413 p. ; 34,95 \$

Max Gallo
LES PATRIOTES
LA FLAMME
NE S'ÉTEINDRA PAS
Fayard, Paris, 2001,
400 p. ; 34,95 \$

L'ombre et la nuit et *La flamme ne s'éteindra pas*, deux premiers tomes d'une suite romanesque en quatre volumes de Max Gallo, nous entraînent d'abord dans les années troubles qui précèdent la Seconde Guerre mondiale et nous plongent ensuite au cœur même du conflit qui ravage la France puis l'Europe entière. Conçu hors mariage, Bertrand Renaud de Thorenc, fils présumé du Juif Simon Belovitch qui fut l'un des nombreux amants de sa mère, Cécile de Thorenc, est journaliste à *Paris-Soir*. Or en mars 1936, il se voit confier le mandat d'interviewer Adolf Hitler. C'est en ce même mois de mars 1936, à Berlin, que Geneviève Villars, fille du commandant gaulliste Joseph Villars et de Blanche de Peyrière, dont la famille a des accointances avec les Allemands, remettra sa photo au réputé journaliste. Ces deux rencontres scelleront en quelque sorte le destin du futur résistant français. Peu à peu, Paris est envahi par l'étendard nazi : « C'était comme si, sur les deux rives de la Seine, de longues plaies sanglantes, avec ces énormes mouches noires posées en leur cœur, balafrèrent les murs de la capitale. » C'est sur fond d'inquiétude que débute cette histoire de guerre et d'amour qui fera cheminer dans les mêmes sentiers collabos et résistants, traîtres et patriotes.

Le deuxième volume s'ouvre sur une nuit hivernale déchirée par des coups de sifflet stridents : c'est le 11 novembre 1940, la guerre a cours, les réseaux de résistance s'organisent, les dénonciations sont de plus en plus fréquentes

et les méthodes de la police française et de la Gestapo mettent à rude épreuve, quand elles ne les tuent pas, ceux qui luttent contre l'Occupant. Dès lors, à qui faire confiance ? Acculé le résistant français est réduit à toutes les cruautés : les revanches personnelles, les délations, les petites et les grandes lâchetés, les déportations, la torture. C'est en détraquant les êtres que l'on crée une sorte de chaos où règnent confusion et suspicion : « Tel était le poison de l'Occupation : ce soupçon qui s'insinuait dans chaque conscience, ce doute qui corrodait la confiance que l'on pouvait avoir en quelqu'un. »

Qu'advient-il de tous ces personnages attachants dont Max Gallo a entouré Bertrand Renaud de Thorenc dans *Le prix du sang* et *Dans l'honneur et pour la victoire*, troisième et quatrième volumes de cette fresque ? En écho, dans notre conscience, surgit forcément l'inéluctable question sur toutes ces vies sacrifiées au nom du pouvoir et de la domination qui s'accomplissent trop souvent par l'épuration ethnique.

Sylvie Trottier

Lisa Carducci
MALEKA

Beaumont, Montréal, 2000,
137 p. ; 24,95 \$

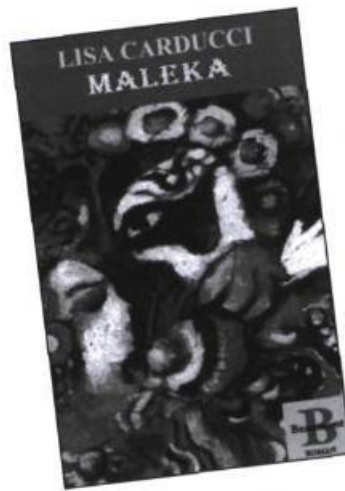
Depuis quelques années, Maleka, divorcée et mère de trois jeunes adultes, vit à Paris. Un jour, en sortant du Musée d'Orsay, elle tombe dans la rue. Secourue par un médecin, on l'amène à l'hôpital. Ses enfants, venus de Montréal ou des États-Unis, lisent tour à tour à son chevet les journaux intimes que Maleka a tenus depuis son divorce. Le médecin espère ainsi qu'une phrase, un mot, un nom déclenchera

l'étincelle qui la fera sortir du coma. Mais ni celui de l'ancien mari, trop aimé et qui la trompait, ni ceux des hommes qui sont entrés et sortis de sa vie après son divorce ne parviennent à susciter le moindre écho. Seul le journal de 1984, égaré ou détruit, aurait peut-être pu soulever un voile sur la situation. Et c'est effectivement dans ce cahier caché derrière une toile de l'appartement parisien de Maleka que sa fille Jacqueline découvrira quelle était la véritable passion de sa mère.

Maleka est le premier roman en français de Lisa Carducci dont les éditions XYZ publiaient, il y a deux ans, la *Correspondance de Beijing* où elle vit depuis 1991. L'auteure québécoise d'origine italienne en est pourtant à son vingt-cinquième ouvrage. Récipiendaire de plusieurs prix internationaux, traduite en plusieurs langues, Carducci a exploré tous les genres : poésie, renku, roman, nouvelle, théâtre, dessins animés, traduction, conte pour enfants.

Commencé en 1984, le manuscrit de *Maleka* a été repris plusieurs fois. L'auteure confie d'ailleurs, en avant-propos, avoir écrit une cinquième version avant de se décider à publier finalement la quatrième. Manifestement, le propos de *Maleka* lui tenait à cœur. Trop peut-être. Et cela se sent. Car malgré une forme et un rythme intéressants – le récit alterne entre les pages des journaux intimes du personnage principal et les commentaires ou les réflexions de ses enfants qui les lisent à haute voix à son chevet –, quelque chose accroche.

Avant tout, le roman est une réflexion sur l'amour et ses différentes formes. Comment se vit l'amour ? Comment doit-il se vivre ? Comment être



à la fois autonome et amoureuse ? Où et comment trouver un amour qui nous permette de conserver notre intégrité tout en repoussant nos limites ? Voilà la substance des journaux de Maleka. Tout tourne autour de cette seule question. Les relations avec chacun de ses trois enfants sont à peine effleurées, mis à part le retour à la maison de sa fille Jacqueline après quelques mois de vie commune avec Robert. Mais, là encore, la jalousie et la violence de ce dernier sont davantage des sujets alimentant la réflexion qu'un épisode charnière dans la relation mère-fille. La brève apparition du personnage d'Angèle ne fait que confirmer l'abus, des hommes comme des supposées amies, dont Maleka se considère victime. En fait, et c'est peut-être cela qui explique l'impression de superficialité que laisse ce roman, Maleka ne semble avoir aucune autre identité que celle d'une amoureuse déçue. Carducci n'a pas su exploiter à fond les différents aspects de son personnage principal si bien qu'on comprend mal l'introduction de la peinture et de Van Gogh dans la trame du récit. Et pourtant l'un et l'autre détiennent, semble-t-il, une clé essentielle à la compréhension de Maleka. De même, le médecin, son ex-mari, ses trois enfants ne font figure que de faire-valoir ou de passeurs d'information. Ils restent sans contours, sans personnalité. Les amoureux de passage existent davantage mais n'ont

de vie que dans leurs rapports avec Maleka.

Dommage ! L'idée et la forme étaient intéressantes.

Linda Amyot

Howard Buten
QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?
Trad. de l'américain
par Jacqueline Huet et
Jean-Pierre Carasson
L'Olivier, Paris, 2000,
208 p. ; 24,95 \$.

Elle s'appelle Bet. Elle raconte son histoire. Née à Las Vegas, elle grandit à Détroit. Elle est maintenant gérante d'une « supérette » ouverte 24 heures sur 24 à Traverse City, dans le Michigan. Ses parents sont morts dans un accident d'auto, quand elle avait trois ans. Elle était assise derrière, avec sa poupée. Son oncle, le conducteur, a pris soin d'elle. Mais il a consulté trois psychanalystes pour se débarrasser de sa culpabilité (sans succès).

Bet est belle. Belle comme une star de cinéma (nous sommes aux États-Unis, ne l'oublions pas). Elle servira de doublure lors d'un tournage. Puis elle passera à la télé pour témoigner de son expérience de doublure... Une apparition publique qui débouchera sur une crise identitaire explosive.

Il y a beaucoup d'hommes qui rôdent autour de Bet. Trois mariages, autant de divorces. Les hommes lui reprochent son repliement, son insensibilité, sa froideur, sa distance. Seul Teddy l'obsède. Il vit dans



la même ville, avec une autre femme et tous deux s'occupent de la fille de Bet, Patience, qui a cinq ans. Elle a vécu sa première année avec sa mère, mais à distance (Bet ne l'a pas allaitée parce qu'elle ne voulait pas s'attacher). La vie est comme une voiture pour Bet. Elle regarde le paysage, mais ne se sent pas concernée par ce qu'elle voit. « Conformément à la règle zen, je vis ma vie sans intention. »

Ce roman de Buten est un portrait intime de l'Amérique des années 1990. L'Amérique vue par une femme lancée dans la vie comme dans un jeu de quilles, qui désespère de vivre avec sa fille (bien qu'elle en soit incapable), qui espère être aimée (mais qui ne peut s'abandonner). À ranger parmi les meilleurs romans cette année.

Johanne Jarry

Jean-Luc Bizien
LE MASQUE DE LA BÊTE
 Du Masque, Paris, 2000,
 318 p. ; 17,95 \$

Comme tous les genres populaires, le roman policier subit régulièrement des mutations importantes et voit naître des sous-genres qui, tout en intégrant les éléments de base de la formule (crime, enquête, résolution), en présentent de nouvelles facettes : c'est la cas du polar historique qui associe étroitement les règles du genre avec celles du roman historique. Depuis quelques années, le polar historique a connu un

développement foudroyant et cela dans tous les pays. Dans *Le masque de la bête*, l'action se passe au Moyen Âge et la couverture du livre annonce bien plus un roman de chevalerie mâtiné de fantastique qu'un polar.

Le personnage principal de ce récit d'aventures se nomme Thibault, un jeune écuyer qui a usurpé la place de son maître, le chevalier Jehan de Kermarec, tué par des brigands. Associé malgré lui à une étrange troupe de brigands-paladins-troubadours, il arrive à Monconour, un village breton où se produisent d'étranges et sanglants événements : une créature infernale, que les villageois nomment « La Bête », décapite ses victimes et leur dresse des sépultures immondes. Il faut démasquer le monstre qui frappe encore et encore ! Thibault, qui vit dans la hantise d'être découvert comme imposteur (il risque la mort) sera mêlé à toutes sortes de péripéties insolites et de dangers mortels. On le provoquera en duel et surtout, il devra affronter le seigneur Conan, un colosse redoutable, maître du village, qui est revenu des Croisades avec d'étranges et effrayantes habitudes. Serait-il la Bête ?

L'auteur sait ménager le suspense, dose ses effets et reconstitue une période sombre de l'Histoire, riche en superstitions et supplices de tous genres. Il sait mêler habilement les éléments historiques et les rebondissements d'une affaire mystérieuse : fausses pistes, suspects potentiels, attentats, etc. On ne s'ennuie jamais car le rythme est soutenu et les surprises nombreuses.

Jean-Luc Bizien dédie son livre à Serge Brussolo, auteur versatile s'il en est, dont on peut sentir l'influence, notamment dans le flirt avec le fantastique, le caractère cruel de certaines scènes insoutenables, l'érotisme omniprésent et la galerie de personnages bizarres, voire monstrueux, qui paradent dans ce récit coloré.

Norbert Spohner

CHAMPIGNONS SAUVAGES À DÉCOUVRIR

dans le nord-est de l'Amérique

par Thierry Bissonnette

Éditions du Pré-vert,

105 photos,

272 pages ; 21,95 \$,

Un nouveau guide pour les amateurs de champignons du Québec. Ce guide, idéal pour les apprentis mycologues, permettra à chacun de s'aventurer avec aisance sur le terrain dès le retour des beaux jours. Il est consacré exclusivement aux champignons qui poussent au nord-est de l'Amérique, donc au Québec, une région d'une grande homogénéité à cet égard : ces champignons diffèrent tout autant de ceux de l'ouest de l'Amérique que les champignons d'Europe.



Le texte présente un tableau des principales espèces comestibles, non comestibles ou toxiques de la région étudiée. Aux 105 espèces relativement courantes traitées sous tous leurs aspects, s'ajoutent 70 autres dont certaines caractéristiques les rapprochent des premières. Chaque description d'espèces comprend des données sur l'habitat, la saison de pousse, l'existence d'espèces ressemblantes, et des conseils culinaires appropriés à la dégustation ou à la conservation des spécimens. À titre d'exemple, les chanterelles auront meilleur goût si on les congèle après ébullition ; certains bolets et les morilles, si on les fait sécher.

Savoureuse particularité, Champignons sauvages à découvrir a l'immense qualité d'illustrer les espèces décrites avec des photographies pleine page.

Un outil indispensable, la clé d'un monde à découvrir.

Jean Lemieux

LA LUNE ROUGELa courte échelle, Montréal,
2000, 217 p. ; 19,95 \$

Jean Lemieux

LA MARCHÉ DU FOULa courte échelle, Montréal,
2000, 182 p. ; 19,95 \$

Le lendemain de l'Halloween, on trouve une femme morte en bas du Cap d'Enfer. Ainsi que le matin suivant. Est-ce qu'il y a un lien entre ces deux cas ? S'agit-il de suicides ou d'assassinats ? C'est autour de ces questions que Jean Lemieux bâtit la trame de son roman *La lune rouge*.

En nous livrant des détails qui éclaireront l'histoire des femmes mortes, l'auteur ajoute à la tramet du roman policier une étude de mœurs, et c'est justement là, dans la description des habitants de l'île d'Entrée (îles de la Madeleine), que réside la beauté de ce texte. Au début un peu confus (on se demande si l'auteur devait introduire – ou simplement mentionner – une dizaine de personnages dans les trois premières pages), avec une intrigue quelque peu prévisible (bien qu'on ne connaisse pas tous les motifs, on voit rapidement qui est à l'origine de la mort des femmes), ce roman peut plaire à cause du portrait d'une petite communauté qu'il nous offre, à cause des secrets et des silences qui réunissent les habitants de l'île, de cette atmosphère que l'auteur sent et décrit très bien.

Cet aspect psychosociologique, Lemieux le développe bien plus dans son dernier roman. Plus intime et plus courageux que *La lune rouge*, *La marche du Fou* raconte l'histoire d'un jeune homme qui, obéissant à ses instincts, part en voyage, en « quête de rondeur ». La rencontre d'une femme le bouleversera profondément,

les paysages orientaux et ensuite européens défilent sous ses yeux mais ce sera à son retour qu'il comprendra que « la rondeur, que j'ai associée au mouvement, est un leurre. Quel que soit le diamètre, un cercle n'est jamais qu'un point. Dans cet espace clos, au lieu de voyager, j'ai tourné en rond comme un cheval de cirque ». Malgré le fait qu'il a « multiplié les déplacements, les déchirures, les expériences [il est] le même Jacques qui trempe son orteil dans la rivière avant de plonger ».

Aussi, il faut peut-être mentionner que le titre de ce roman n'a rien à voir avec les échecs, où le Fou agit à distance, mais... uniquement sur les diagonales.

Radmila Zivkovic

Olivia Manning

LA FORTUNE DES ARMES**T. 1, LA FORTUNE DISSIPÉE**Nil, Paris, 2000,
554 p. ; 45,95 \$

Olivia Manning

LA FORTUNE DES ARMES**T. 2, LES MONTAGNES****DE THESSALIE**Nil, Paris, 2000,
297 p. ; 42,95 \$

En 1939, les nouveaux mariés Guy et Harriet Pringle, dans le début de la vingtaine, s'installent à Bucarest où Guy occupe, depuis un moment déjà, un poste de professeur d'anglais à l'université. Jeune socialiste pressé de refaire le monde, Guy s'acquitte avec le premier venu et traite tout le monde en ami. Les Pringle ne sont pas les seuls Anglais à Bucarest. Ils font partie d'une petite communauté qui compte son lot de personnages pittoresques : déprimés, opportunistes, bilieux, anxieux, hargneux... Yakimov, le prince déchu, est le plus coloré du nombre. Ce



pique-assiette invétéré et vorace profite de la générosité de Guy en s'incrétant chez le couple. Harriet, qui connaît à peine l'homme qu'elle vient d'épouser, découvre peu à peu la vraie nature de son mari : naïf, plutôt insouciant et davantage épris de son travail et des diversions que de sa jeune épouse.

Dans le premier tome de cette trilogie dont on attend le troisième en français (*The Balkan Trilogy*), Olivia Manning campe les personnages, l'époque et, surtout, les conditions de vie en ces temps de vive tourmente où l'on manque de l'essentiel, soit abri et nourriture : « Chaque matin, une charrette passait ramasser les corps déjà en partie enfouis sous la neige et dont certains se présentaient en grappes, gelés, inséparables ; on les jetait alors tels quels dans la fosse commune. »

C'est par les yeux de Harriet, s'intégrant tant bien que mal dans le cercle des connaissances de Guy, que l'on découvre toute cette faune qui vivait déjà en Roumanie, ou qui s'y réfugie. Bien que menacée par l'Allemagne nazie et par les Russes, la Roumanie demeure pour un moment encore un lieu sûr.

L'action du deuxième tome se situe en Grèce, plus précisément à Athènes, où Harriet s'est enfuie lorsque les Allemands ont pris Bucarest. Guy, qui l'y a rejointe, essaie de décrocher un poste d'enseignant, mais deux incompetents, à qui il avait pourtant

accordé des faveurs en Roumanie et qui ont fui comme des voleurs, contrecarrent ses plans. De nouveaux personnages gravitent autour du jeune couple, dont un jeune officier britannique qui voudrait bien prendre, auprès de la femme désenchantée, la place du mari trop occupé. Alors que tout s'écroule, l'instant est d'autant plus précieux que la guerre peut, à tout moment, tout rafler.

Avec talent, mais sans néanmoins susciter de réelle émotion, Olivia Manning nous dépeint l'atmosphère qui règne en ces temps de guerre. L'indigence qui, peu à peu, gagne les couches favorisées de la population, l'opportunisme des mieux nantis et des étrangers, la détresse, la déchéance de certains riches, l'antisémitisme qui gagne du terrain, l'expectative devant l'envahisseur qui se rapproche et, avant tout, les petits travers de chacun qu'exacerbe une situation précaire et dangereuse.

Sylvie Trottier

Leona Gom

LE CHROMOSOME Y

Trad. de l'anglais

par Sylvie Berard

et Suzanne Grenier

Alire, Québec, 2000,

310 p. ; 13,95 \$

Voici un livre qui fut remarqué au Canada anglais lors de sa parution en 1993. Il s'agit d'un roman d'anticipation dont l'action se déroule au XXIV^e siècle. L'histoire se

déroule quelque part en Alberta, entre Leth et Calgary : Lethbridge et Calgary. Vers la fin du XXI^e siècle, une mystérieuse maladie cause la disparition du sexe mâle. Une dysfonction du chromosome Y rend non viables les embryons de sexe mâle. Dans les quelques décennies suivant l'apparition de cette maladie, un chaos indescriptible s'installe. Pendant ce temps, les scientifiques tentent de trouver une cure à la maladie mais tout ce qu'ils arrivent à trouver, c'est une méthode pour assurer la survie de l'humanité grâce à la reproduction d'embryons féminins viables. Les hommes survivants passent leur frustration et leur colère en lançant des pogroms contre les femmes. Des groupes radicaux de femmes réagissent en détruisant toutes les banques de sperme, ce qui rend définitive la disparition du mal mâle.

Évidemment, comme rien n'est jamais simple, une tribu d'agriculteurs dans leurs fermes isolées du Nord, probablement d'origine amérindienne, arrive à reproduire des garçons. Cet état d'isolement perdure pendant quelques centaines d'années. Un jour, un de ces jeunes hommes convainc les dirigeantes de la communauté qu'il est possible et sécuritaire pour lui d'aller étudier à l'Université de Leth. Ce geste porte en lui le risque de provoquer l'irréparable, de révéler au monde la survie du sexe honni.

L'intrigue est menée de belle manière, ce qui fait qu'on saisit aisément le dilemme de Daniel, celui d'être un mâle inadapté dans un monde exclusivement féminin, surtout après les événements tragiques ayant immédiatement précédé la quasi-disparition du sexe masculin. On saisit également bien le sentiment de dégoût mêlé d'horreur qu'éprouvent

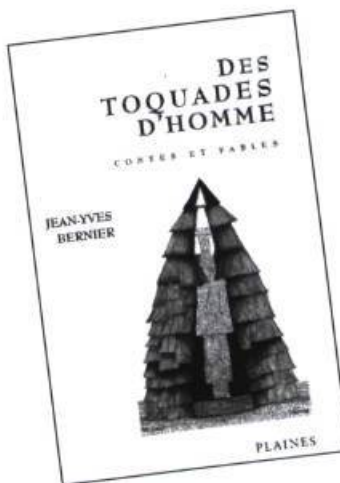
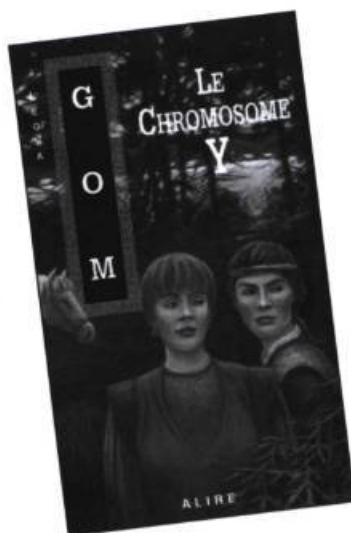
les femmes qui, croisant son chemin, découvrent sa vraie nature.

La société exclusivement féminine est tellement supérieure à celle d'avant le grand dérangement. Il n'y a pas eu de guerre depuis 300 ans et les décisions sont prises de façon consensuelle. La monogamie est considérée comme un comportement sexuel arriéré. L'organisation socio-économique semble être un bienveillant socialisme où toutes sont conscientes de leur rôle et réalisent ce qu'on attend d'elles. En fait, c'est la société totalitaire des bons sentiments. Et les bons sentiments, selon Gide, n'ont jamais fait de la bonne littérature. Il y a bien peu de place pour la liberté dans ce monde féminin du futur. Oui, ça suscite une certaine réflexion mais c'est tellement gentil et plein de bonne volonté qu'à la fin c'est de peu d'intérêt. À éviter, surtout par l'homme blancrose inquiet et incertain de sa place dans le monde.

Robert Beauregard

Hella S. Haasse
LES JARDINS DE BOMARZO
Trad. du néerlandais
par Anne-Marie de Both-Diez
Seuil, Paris, 2000,
171 p. ; 29,95 \$

Écrivaine renommée, Hella Haasse a publié une œuvre imposante dont la liste compte plus d'une trentaine de titres. Parmi ses derniers ouvrages, on trouve, parus la même année, *Des nouvelles de la maison bleue* (Actes Sud) et *Les jardins de Bomarzo*. Si le premier s'inscrit dans le corpus des romans et nouvelles au ton caractéristique de l'écrivaine néerlandaise, le deuxième s'avère un essai hautement documenté de l'érudite histo-



rienne. Car Haasse est une passionnée d'histoire à l'esprit critique et ouvert. Une humaniste sans doute comme certains personnages de cette époque de la Renaissance qui a vu la conception et l'édification de ces *Jardins de Bomarzo*.

Haasse entraîne son lecteur dans ces années du tournant du XVI^e siècle où grandeur et décadence se côtoyaient. Nous

voilà au cœur des luttes de pouvoir entre les grandes familles italiennes – Farnèse, Sforza, Orsini, Borgia, Este, Médicis –, des alliances et des mésalliances des monarques européens, des ambitions si peu chrétiennes des papes qui entretenaient ouvertement leurs maîtresses et octroyaient à leurs enfants terres, titres et couronnes, des œuvres grandioses des maîtres de la Renaissance : Raphaël, Michel-Ange et leurs contemporains. Nous voici également au cœur d'un jardin labyrinthique dont les sculptures, loin de célébrer la beauté et la grâce, sont autant de personnages déconcertants et mythiques. Dans cet essai, Haasse tente de comprendre l'origine et l'utilisation de la figure symbolique du labyrinthe qui remonte à la nuit des temps. Sans imposer la moindre théorie, elle ouvre des portes pour qui pourraient permettre de découvrir le possible concepteur de ces jardins de Bomarzo si particuliers et inquiétants. Selon l'écrivaine et historienne, il existe en effet une multitude d'interprétations sur un même sujet ; un détail banal en apparence peut éclairer une situation historique.

Un ouvrage fouillé à ne pas mettre entre toutes les mains toutefois. Car, malgré le talent de l'auteure pour expliquer et proposer ses multiples hypothèses, *Les jardins de Bomarzo* captera surtout l'attention des amateurs d'histoire et de mythologie ; les autres se perdront à leur tour dans les labyrinthes de Bomarzo.

Linda Amyot

Jean-Yves Bernier
DES TOQUADES D'HOMME
Des Plaines, Saint-Boniface,
2000, 166 p. ; 14,95 \$

Des toquades d'homme est décrit comme étant un ouvrage de contes et de fables. Il est effectivement composé de 35 courts textes écrits en rimes. Certaines fables, à l'image de celles de Jean de La Fontaine,

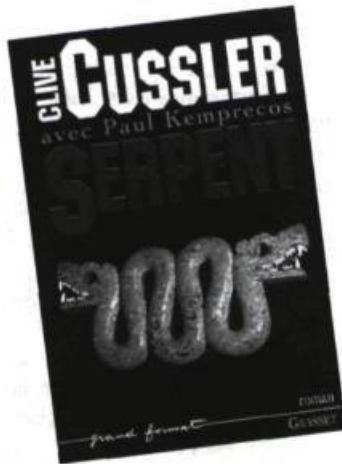
s'inspirent du monde des animaux. D'autres textes mettent en scène des hommes et des femmes. Bien sûr, c'est en fin de compte toujours l'être humain et ses faiblesses qui sont visés. Il s'agit donc pour l'auteur, comme le titre le suggère, de livrer ses humeurs, ses agacements, ses exaspérations devant diverses situations et attitudes. Fort de l'expérience acquise notamment dans sa carrière en enseignement secondaire, Jean-Yves Bernier livre, en effet, ses réflexions sur divers thèmes qui l'ont interpellé, notamment la duperie, l'art, la démagogie, la hiérarchie, l'indifférence, la violence envers les femmes et la condition de la langue française au Manitoba.

Voici un extrait particulièrement savoureux du texte intitulé « Duperie » : « Tant que l'on croira fermement/ Que les vaches blanches donnent du lait blanc/ Et que le lait au chocolat vient des vaches brunes/ Il y aura des gens qui chercheront fortune/ À vos dépens/ Évidemment ! ».

Gaétan Bélanger

Hugo Roy
L'ENVIE
Boréal, Montréal, 2000,
204 p. ; 21,95 \$

Pour son entrée dans le monde des romanciers, Hugo Roy a créé des héros dont la singularité n'entache en rien la crédibilité. Au contraire, ces personnages quelque peu marginaux sont, paradoxalement – et chacun à sa façon –, plutôt bien intégrés au monde dans lequel ils évoluent. À une exception près cependant : Louis Dugal, l'écrivain misanthrope, se terre dans son bureau pour accoucher avec douleur de ses romans qui le consacrent comme figure marquante du domaine littéraire québécois. Toutefois, le personnage principal de *L'envie* n'est pas Louis Dugal mais bien le trafiquant d'œuvres d'art, Claude Dufort, un homme apparemment doux comme un agneau mais fort



bien intégré dans le monde interlope italien et de Montréal.

À l'occasion de la mort de Dugal, Dufort nous raconte sa vie et celle de ses amis Maxime, Martine, Vincenzo et Paolo. Claude Dufort, qui n'a pourtant rien à envier à Dugal, est fasciné par l'auteur qui se trouve être le mari de la femme qu'il aime. Tout au long du livre, on découvre jusqu'à quel point la vie des deux hommes est liée. Mauvais second, Dufort, à sa manière, rivalise avec Dugal, et ce, jusqu'au dernier moment : « Tout devenait clair désormais : j'étais un envieux assez accompli pour envier jusqu'à la mort d'un autre ».

Soulignons que l'éditeur n'exagère en rien quand il qualifie l'écriture de Roy de vive et parodique. En effet, Hugo Roy a la plume (...ou le clavier) alerte ! En plus de conduire habilement une intrigue qui témoigne d'une imagination fertile, l'auteur séduit par un style où affleure une certaine fantaisie toute spon-

tanée. Espérons que Hugo Roy récidivera... pour le plus grand bonheur des adeptes qu'il ne manquera pas de se faire et dont je suis ! *L'envie*, voilà un premier roman captivant qui ne devrait pas passer inaperçu !

Sylvie Trottier

Clive Cussler
SERPENT
Trad. de l'américain par
Claudie Langlois-Chassaignon
Grasset, Paris, 2000,
473 p. ; 29,95 \$

Ce roman s'adresse aux amateurs de paléontologie et de plongée sous-marine. En fait, il s'adresse d'abord aux amateurs de bons romans d'aventures. L'auteur, qui a fait carrière au sein de l'Agence marine et sous-marine américaine (National Underwater and Marine Agency, NUMA), a écrit de nombreux romans ayant pour scène le monde sous-marin dont *L'or des Incas*, *Sahara*, *Dragon*, *Onde de choc*, *Chasseurs d'épaves* et *Raz de marée*. Ses romans s'inspirent des archives de la NUMA, ce qui leur donne un fond de vérité même si les histoires finissent par être abracadabrantes.

À l'origine de ce dernier récit se trouve l'accident maritime – réel – qui envoyait par le fond l'*Andrea Doria* au large des côtes de New York, en 1956. Le paquebot italien aurait emporté dans ses cales une antiquité précolombienne prouvant l'existence de liens entre le Nouveau Monde et le vieux continent, longtemps avant les voyages de Christophe Colomb. La fiction commence avec le sombre complot ourdi par une secte catholique plusieurs fois centenaire, originaire d'Espagne, dont la visée est de faire disparaître toute trace de relation entre l'Amérique et l'Europe antérieure à Christophe Colomb, pour préserver sa gloire et, par la même occasion, la prépondérance de l'Église catholique. Or la secte a connu une mutation, pour

devenir un groupe terroriste ; ses dirigeants veulent faire des États américains où l'influence hispanique prédomine (Californie, Nouveau-Mexique et Texas) un État catholique indépendant. Le groupe accumule l'argent nécessaire pour acheter des armes et de l'influence. Ils volent œuvres d'art, artefacts, font du trafic de drogue. Seuls les scientifiques de la NUMA pourraient contrecarrer leur plan : ils doivent donc disparaître sinon le complot sera révélé au grand jour.

On oscille constamment entre la réalité et la fiction, la première rendant vraisemblable la seconde. Une bonne part des qualités de l'écriture de Clive Cussler se trouve là. La traduction laisse à désirer mais passés les premiers chapitres, l'agacement cède la place à l'intérêt. Un roman d'aventures bien mené.

Robert Beauregard

Thierry Séchan
HÔTEL WESTMINSTER
Lancôt, Outremont, 2000,
139 p. ; 14,95 \$

Cette pièce nous amène dans le salon de deux amis de longue date. Ils ont été tous les deux écrivains. Il semble que l'un ait eu beaucoup de talent et l'autre pas vraiment. Enfin, celui qui a pu vivre de sa plume a subvenu aux besoins de l'autre. Ils ont fait les 400 coups ensemble, ont voyagé, bien profité et formé un couple pendant des années. Homosexuels ? Possible... On se plaît à le laisser croire sans le confirmer. Puis est apparue Lili, on ne sait ni quand ni comment, au hasard des rencontres. Vadim l'a épousée. Le couple est devenu un trio, le plus naturellement du monde. Que s'est-il passé ensuite ? Déchéance de Vadim qui a cessé d'écrire et s'est mis à boire.

Depuis, Vadim et Ossip n'échangent que des propos caustiques. Ils sont amers, déplaisants, pas sociables. C'est devenu comme un jeu. Ils continuent quand même de

faire vie commune. Lili est le lien qui fait que l'existence est encore supportable entre les deux amis. Elle les aime, les raccommode, les soigne. Voilà qu'elle leur annonce qu'un certain monsieur Louis va passer dans la journée, un type assez âgé, très digne, qui l'aime bien, et qui désire faire leur connaissance, parce qu'elle lui a parlé d'eux. Les deux amis sont chamboulés dans leurs petites habitudes, inquiets, jaloux... Que veut ce monsieur Louis à leur Lili ?

Une pièce que je dirais « particulière ». Il se dégage de tout cela un climat de tout-à-coup qui ne sonne pas juste... Le discours est affecté, il tourne en rond de façon agaçante. Enfin, à vous d'entendre.

Réjeanne Larouche

Anne-Marie Saint-Cerny
LA JOUISSANCE
DU LOUP À L'INSTANT
DE MORDRE

Varia, Montréal, 2000,
311 p. ; 23,95 \$

Deux médecins « humanitaires », un Français et un Américain, sont dans un camp de réfugiés Korguènes assiégé sur lequel une pluie de bombes s'abat. Ainsi débute *La jouissance du loup à l'instant de mordre*. Les médecins font de leur mieux pour venir en aide aux blessés mais ils manquent cruellement de médicaments et d'équipement médical. Deux conteneurs remplis de ce précieux matériel leur avaient pourtant été promis et auraient dû être déjà arrivés. Maximilian Dam, le médecin français, part donc pour Paris afin de savoir pourquoi l'équipement se fait attendre. Mais au cours du trajet, les membres de la filière Korguène sont mystérieusement assassinés et on tentera même de se débarrasser du médecin.

Maximilian Dam arrivera tout de même à Paris et parviendra, malgré les mensonges et les faux-fuyants, à découvrir la vérité. Cette vérité sordide mettra en cause des gens puissants qui se laissent difficilement désarçonner. D'ailleurs, même la vie privée du docteur Dam n'est pas sans zones d'ombre.

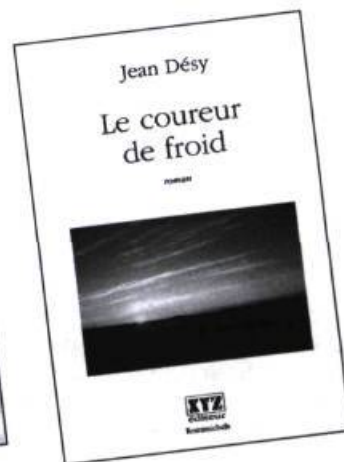
Le médecin parviendra-t-il tout de même à révéler les manigances qui ont sans doute empêché que de nombreuses vies de réfugiés soient épargnées ? Parviendra-t-il à venir en aide, malgré tout, à ses amis qui continuent à être assiégés dans les montagnes de leur pays ? Peut-être y a-t-il encore un peu d'espoir permis pour ces gens dont la vie est mise en jeu à cause d'hommes riches et puissants désirant assouvir leur soif de plus de richesse et de pouvoir encore.

Roman d'aventures, *La jouissance du loup à l'instant de mordre* est aussi un roman politique très réaliste, un roman noir également qui met en cause les pires travers de la nature humaine et par-dessus tout un roman palpitant qui se lit d'une traite.

Gaétan Bélanger

Jean Désy
LE COUREUR DE FROID
XYZ, Montréal, 2001,
100 p. ; 16,95 \$

« Je vivais dans un village inuit et j'étais heureux. » Avec plus de 15 livres édités, où se côtoient le récit, le roman, l'essai et la poésie, Jean Désy dit et redit toujours son amour du Grand Nord, de l'espace et de la lumière, de l'air pur, de la médecine qu'il y pratique auprès de gens qui respectent la vie et ne craignent pas la mort. Il ne peut plus vivre au sud, dans le chaos des urgences, dans une société rangée et inhumaine où la mère de leur



enfant l'a brutalement repoussé, « un univers sédentaire qui fait douter de l'existence de l'âme ». Il aime l'aventure, la pêche et la chasse qui permettent de se nourrir, le calme et la beauté de la nature, les longues marches solitaires ; mais il est aussi amoureux d'une femme Inuit et de l'enfant resté près de sa mère. Aussi décide-t-il de charger le traîneau, de partir seul sur sa motoneige et d'aller chercher Marie. C'est l'hiver, la neige et le blizzard, le froid intense, la traversée hasardeuse de la toundra... et l'accident causé par une branche de frêne qui barre le passage. Commence un long périple à travers des espaces déserts, des lacs et des rivières gelés ; à l'affût de gibier pour se nourrir ou d'un abri pour dormir, le narrateur affronte le froid et la solitude, et s'il aime la vie, il est toujours prêt à mourir. À 50 km de Schefferville, il humera l'odeur de fumée et de bacon grillé, verra cet homme devant un cabanon, qui mourra bientôt du cancer. Le renard apprivoisé qui l'y mènera est-il le seul élément magique qui permet de dire que c'est un roman ? Jean Désy a dû lui-même défier l'hiver à 40 degrés sous zéro, affronter la faim, les pieds gelés, le coup de hache blessant le tibia, la déraison et la joie !

Une écriture simple, sensible aux détails, respirant la vie, poétique aussi, nous entraîne avec cet homme au fond de lui-même pour saisir le sens de sa vie. Pourquoi nous parle-t-il de Dieu, de l'enfer et de l'âme,

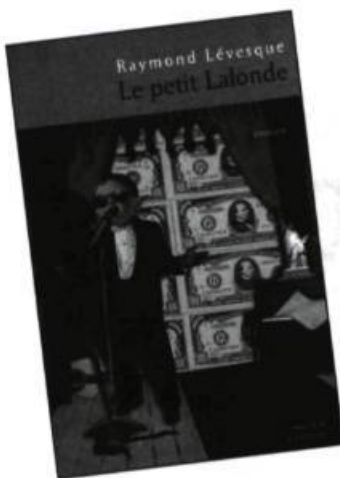
après avoir tué un caribou dont il mange le cœur et boit le sang ? « L'Idée ne suffit pas pour survivre, il faut la Foi, irrationnelle Foi en la folie amoureuse qui mène toute vie. »

Monique Grégoire

Raymond Lévesque
LE PETIT LALONDE
Lanctôt, Outremont, 2000,
145 p. ; 15,95 \$

Dix-huitième ouvrage de Raymond Lévesque, *Le petit Lalonde* fait référence au monde de la chanson québécoise, mais ne concerne pas directement le célèbre chanteur Pierre Lalonde. On sait que le Québec connaît à chaque génération son enfant-vedette : Gérard Barbeau durant les années 1950, René Simard durant les années 1970, la jeune Céline Dion durant les années 1980, etc. Ici, c'est le petit Lalonde qui est découvert et exploité (dans tous les sens du terme) par une succession de malfaiteurs antipathiques. Ce jeune garçon connaîtra la popularité sur la scène québécoise et amorcera une carrière internationale prometteuse, jusqu'à ce que des ennuis surviennent. Indirectement, ce bref roman fait écho, sur un mode amer, au très beau recueil de mémoires *D'ailleurs et d'ici* (1987), dans lequel Raymond Lévesque relatait sa propre carrière de compositeur et de chansonnier, surtout dans les années 1950 et 1960.

Le ton de ce nouveau roman surprend par son



humour acéré, provocateur, anticlérical et souvent vulgaire. Certains passages crus sont presque du niveau des livres de Pierre Falardeau. Mais le ton engagé de jadis a fait place au désenchantement. On comprend que le succès dans le milieu de la chanson ne dépend pas beaucoup du talent des artistes, mais surtout de leurs réseaux et de leurs appuis. C'est la triste vérité que Raymond Lévesque nous décrit pourtant avec beaucoup de justesse. On peut d'ailleurs s'amuser à reconnaître les personnages réels (au nom transposé) qui sont évoqués dans ce roman.

Je persiste néanmoins à croire que c'est dans la poésie que Raymond Lévesque nous a donné ses plus belles pages, dans des recueils comme *Le temps de parler* (1977) et l'anthologie *Quand les hommes vivront d'amour* (1989).

Yves Laberge

Robert de Flers et Gaston Arman de Caillavet
LE ROI
suivi de L'HABIT VERT
Mémoire du Livre, Paris, 2000, 327 p. ; 28,95 \$

J'aimerais souligner la qualité de la préface de cet ouvrage. Écrite par Pierre Barillet, elle nous présente les deux auteurs, nous parle de leurs origines, leurs cheminements respectifs, leur rencontre et enfin, nous dit le grand succès que leurs pièces ont connu.

Le théâtre de boulevard, puisque c'est le genre proposé

ici, nous est décrit comme un amusement nécessaire dans lequel le tandem de Flers et Caillavet excellait. Ils se moquaient de la bêtise, de la suffisance, de l'incompétence, de la nature corrompue et de l'inutilité de certaines personnes occupant des fonctions aussi pompeuses que ridicules. C'est d'eux-mêmes que les politiciens et autres personnages haut placés sont venus rire, au cours des 560 représentations du *Roi*. A suivi *Le bois sacré*, qu'on peut comparer à notre ministère de la Culture, lieu que les auteurs ont choisi pour mener leur charge contre les fonctionnaires et leurs combines. Finalement, *L'habit vert*, qui s'attaque joyeusement à l'institution de l'Académie française, est venu compléter la trilogie, qui a connu un immense succès à l'époque... Mais aujourd'hui ? Avec une adaptation, peut-être, encore que j'ai trouvé *L'habit vert* très long.

Cela dit, il se trouve dans ces textes des tournures d'insultes extraordinaires et des déclarations amoureuses absolument délicieuses. Le langage fait du bien.

Réjeanne Larouche

Eliette Abécassis
LA RÉPUDIÉE
Albin Michel, Paris, 2000,
130 p. ; 21,95 \$

Quel délice ! Le roman *La répudiée* d'Eliette Abécassis est un véritable bijou, autant sur le plan de la forme que sur celui du contenu. Dans un style où la simplicité est gage de pur ravissement, l'auteure ouvre les portes barricadées d'un univers aussi fascinant qu'énigmatique – le cercle juif israélien – et nous entraîne au cœur même des traditions et coutumes judaïques.

Après dix ans de mariage, Rachel n'a toujours pas eu d'enfant. Malgré l'amour qu'elle et son mari Nathan se portent, leurs efforts pour en concevoir un sont restés vains. Après ce délai, la loi judaïque autorise un époux à répudier sa femme si elle ne lui a pas

donné de progéniture, l'enfantement étant le seul but du mariage. La loi leur impose donc un choix déchirant.

En plus de nous présenter une histoire d'amour aussi simple qu'émouvante, l'auteure nous invite à rejoindre le cercle hermétique d'un monde régi par des principes et des lois très rigides et nous fait découvrir, sans porter de jugement de valeur, les différentes coutumes et lois qui rythment la vie des ces gens, dont les moindres gestes sont empreints de respect et de discipline. Les cérémonies religieuses, les mœurs familiales et conjugales nous sont présentées avec dépouillement et respect. Car le style d'Eliette Abécassis brille par sa simplicité et son élégance. Au fil de ses phrases courtes et dénuées d'artifices, on se laisse séduire par un minimalisme presque enfantin, mais dont la beauté est saisissante. Rachel, la narratrice, nous parle de son pays, de sa famille et de son mari avec une émotivité pure et vraie. Les 26 chapitres se succèdent avec fluidité et on lit d'un seul souffle ce livre qui, bien que très court, s'avère d'une troublante efficacité.

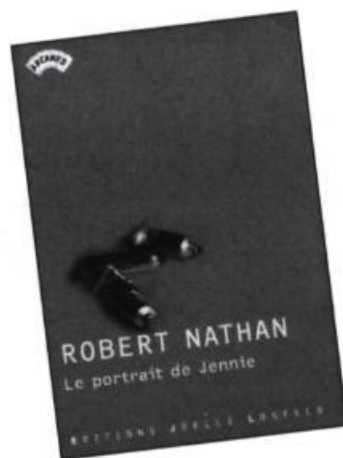
La répudiée captive d'emblée. Un grand roman.

Nathalie Thibault

Robert Nathan
LE PORTRAIT DE JENNIE
Trad. de l'anglais
par Germaine Delamain
Joëlle Losfeld, Paris, 2000,
135 p. ; 13,95 \$

Eben Adams est un peintre sans le sou. Il n'a pas encore trouvé sa voie. Il peint des portraits, des paysages, des bouquets de fleurs sans savoir exactement ce qu'il recherche. Il ne trouve pas preneur pour ses toiles. Un soir, alors qu'il rentre après une journée où il n'a encore rien vendu, il fait la rencontre d'une petite fille qui engage la conversation avec lui. Cette enfant le trouble, il la peint.

Quelque temps plus tard il entre dans une galerie pour offrir encore une fois ses toiles.



Le propriétaire accepte à contrecœur d'examiner son travail mais il s'enthousiasme pour une esquisse qu'Adams a faite de Jennie, la petite fille rencontrée. Il la lui prend et lui donne suffisamment d'argent pour qu'il puisse se payer un repas et c'est dans le restaurant où il s'est sustenté qu'il décroche un contrat pour y peindre une fresque. Les choses, alors, changent pour lui : la galerie de Mr Mathew lui prend des toiles, la dure Miss Spinney, adjointe de Mr Mathew, lui passe des commandes. Il voit Jennie de façon épisodique ; elle grandit, elle voudrait qu'il l'attende pour qu'ils puissent être ensemble lorsqu'elle sera grande. L'amour a transformé sa vie et sa peinture.

Un jour, Jennie, qui doit poursuivre ses études à Paris, vient lui faire ses adieux. Ne reste à Adams que le portrait qu'il a fait d'elle, et qu'il garde chez lui jusqu'au jour où il n'a plus le choix que de l'apporter à la galerie. Mr Mathew et Miss Spinney en sont bouleversés. La vie continue pour Adams, qui part rejoindre son ami Arne, peintre aussi. Alors qu'ils sont en mer, ils sont pris dans un ouragan et doivent lutter pour revenir à terre sains et saufs. C'est dans cette tourmente que Jennie reviendra à lui.

Rêve et réalité se confondent dans cette histoire où l'amour transforme les êtres. Robin Cook a préfacé le livre de cet auteur qu'il ne connaissait pas... avant d'avoir lu ce délicieux ouvrage.

Francine B. Pelletier

François Lavallée
LE TOUT EST
DE NE PAS LE DIRE
ET AUTRES NOUVELLES
Triptyque, Montréal, 2001,
173 p. ; 18 \$

Au fait, c'est quoi, la vie ?...

... Un jeune informaticien marié qui découvre les relations extraconjugales au travail et les vertus du silence. Une jeune femme en voyage de noces qui s'aperçoit que son mari n'a pas la même notion qu'elle des relations de couple. Un homme qui comprend de manière inattendue ce qu'est connaître une femme. Un homme ayant des tendances auto-mutilatoires qui se rend au chevet de son père mourant pour se rendre compte qu'ils ne sont pas très différents. Un homme obèse qui, pour perdre du poids, décide d'entreprendre une marche à pied qui prend des allures de voyage initiatique. Un jeune musicien qui reçoit la visite d'un ami exilé venu spécialement à Québec parce que son père est atteint du cancer. Un homme qui, alors qu'il est venu aider des amis à déménager, est témoin d'une tentative de meurtre dans des circonstances bizarres. Des enfants qui découvrent chez leur grand-père un monde très différent de celui de leur mère, un monde où « ne rien faire, c'est pas un péché mortel ». Un vieux curé de la basse-ville de Québec qui a un regain de foi lorsqu'il voit une jeune étudiante fréquenter soudainement ses messes de semaine. Un homme qui rejette la vie urbaine pour vivre dans la nature. Un homme qui contemple la mer depuis son bateau et lutte contre la tentation d'y plonger. Et puis, c'est Adam, le premier homme, qui crée un Jordan parfait et heureux, à l'inverse de lui : « Si je te faisais libre, Jordan, tu serais obligé de vivre ».

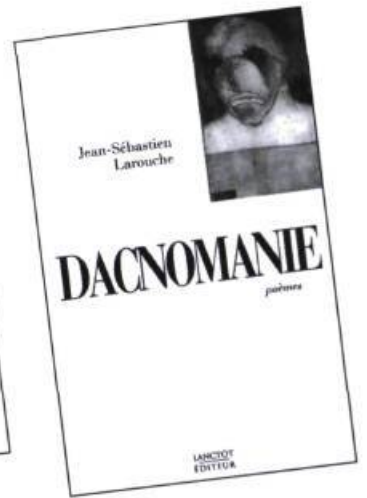
... Pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir, on se rend compte que la vie n'est, somme toute, qu'une succession d'infimes coups de théâtre. Qu'un enchevêtrement de hasards trop beaux pour être vrais et de quiproquos, de rendez-vous ratés et de vies parallèles, toutes ces vies qu'on aurait voulu vivre, qu'on aurait peut-être pu vivre. Et puis aussi, la vie, c'est le destin qui nous joue des tours, nous rappelle notre vanité quand nous ne sommes que vacuité.

Chacun des treize récits de ce premier recueil de nouvelles de l'auteur est comme l'illustration parabolique de petites tranches de vies. François Lavallée se fait ici l'interprète de nos questions les plus banales et les plus taraudantes – souvent, ce sont les mêmes –, le chantre de nos petites, le miroir à peine déformant de nos angoisses et de nos doutes. Avec un sens de la formule qui confère à son propos une justesse confondante, l'auteur sait où il veut nous mener, et c'est sans rechigner que nous le suivons, fascinés, là où le réalisme se fait poétique et là où le fantastique se fait métaphorique. Car il est à la fois agaçant et réconfortant de se reconnaître dans chacun de ces petits portraits ciselés avec la précision et le talent d'un artisan.

Isabelle Collombat

Vikram Seth
QUATUOR
Trad. de l'anglais
par Françoise Adelstain
Grasset et Fasquelle, Paris,
2000, 392 p. ; 34,95 \$

« La musique, une telle musique, est un cadeau sans prix. Pourquoi réclamer le bonheur ; pourquoi espérer ne pas souffrir ? Il suffit, c'est déjà une telle bénédiction, de vivre jour après jour et d'entendre



une telle musique – pas trop, car l'âme ne le supporterait pas – de temps en temps. »

Le personnage principal de *Quatuor*, deuxième roman de Vikram Seth paru en français chez Grasset – après un premier roman, *Un garçon convenable* (1995), et un récit de voyage, *Le lac du ciel, du Sin-K'iang au Tibet* (1996) –, pourrait bien être, après tout, la musique. Car dans la vie de Michael, Julia, Mrs Formsby, Piers, Helen et Billy, fugues et sonates sont beaucoup plus que les fils qui nouent et dénouent les liens qui les unissent : elles transcendent leur existence, leur donnent un sens.

Dix ans après l'avoir fui, Michael s'apprête à retourner à Vienne pour y donner un concert avec Piers, Helen et Billy, les autres membres du Quatuor Maggiore. Et voici que des événements raniment les souvenirs de cette année passée à l'école de musique viennoise : une lettre du professeur de musique avec qui Michael avait eu un violent conflit et le visage de Julia, la femme aimée et abandonnée, aperçu dans un autobus. Michael la retrouvera et reprendra une liaison intense et tumultueuse avec une Julia mariée et mère d'un petit garçon, qui vit désormais dans un monde insolite et tragique pour une pianiste : la surdité. Entre Londres, Rochdale, Vienne et Venise, entre *La truite* de Schubert et *L'art de la fugue* de Bach, Michael perdra à nouveau son amour mais

héritera d'un cadeau précieux.

« La musique m'est plus chère même que le langage, confie Vikram Seth en annexe. Quand j'ai compris que ce serait le sujet de mon livre, j'ai été saisi d'angoisse. Il m'a fallu du temps pour pactiser avec cette idée. » N'empêche : le résultat est aussi envoûtant qu'un concert de musique de chambre.

Linda Amyot

Jean-Sébastien Larouche
DACNOMANIE
Lanctôt, Outremont, 2000,
139 p. ; 14,95 \$

Suivant la publication de *Rose et rasoir* (Lanctôt, 1998), Jean-Sébastien Larouche nous offre, ici, un recueil de poèmes tout aussi décapant. Il y explore sensiblement la même thématique : notre identité incertaine dans un univers fragmenté et l'anarchie négative qui en découle.

Que signifie cet étrange titre, *Dacnomanie* ? Il désigne, tout simplement, une impulsion qui peut entraîner des êtres trop déséquilibrés à mordre soudainement leur prochain ! Et ce recueil, en effet, mord – et durement... On y évoque la peur de soi et de l'autre, l'inquiétude par rapport au non-avenir, le vide : « je capote tout seul. / personne nulle part. depuis trop longtemps. » ; « je mords dans le vide / à pleines dents. / presque à plein temps. » Cette difficile solitude est aussi celle de toute une génération jetée

aux ordures. Vie et mort se côtoient constamment enrobées, cependant, d'un humour souvent tordu. Comme dans son précédent recueil, notre jeune poète se demande si l'écriture peut le sauver et nous éclairer sur le sens de notre existence. Encore une fois, il s'interroge à savoir si la poésie est en mesure de recréer le monde. Il évoque, à ce propos, un dialogue imaginaire avec un poème : « t'es rien / qu'un petit sacrement de poème sale. / un poème gale. » "écris-moi." / "laisse-moi tranquille." / "écris-moi. t'as rien à perdre maudite mardo. / maudit malade." / "j'aime mieux me coucher. / tu vas ben finir par t'écœurer / finir par t'en aller." / "tu ne pourras pas dormir." / "ta gueule. / je suis fatigué. / dors. ferme-la ou décriesse. / mais laisse-moi dormir." / "écriiiiiiiiiiiiiis-moi. / tu dors-tu. / HEY / tu dors-tu." »

Pour connaître les curieuses réflexions de Jean-Sébastien Larouche concernant l'utilité ou l'inutilité de la poésie, on pourra voir ou revoir le beau documentaire intitulé : *La poésie : le verbe incendié*. Celui-ci a été réalisé sous la direction de Fernand Harvey, Colette Loumède et Denis Chouinard de l'INRS-Culture et société en 1999.

Gilles Côté

Rennie Airth
UN FLEUVE DE TÉNÈBRES
Trad. de l'anglais
par Jean Rosenthal
De Fallois, Paris, 2000,
457 p. ; 29,95 \$

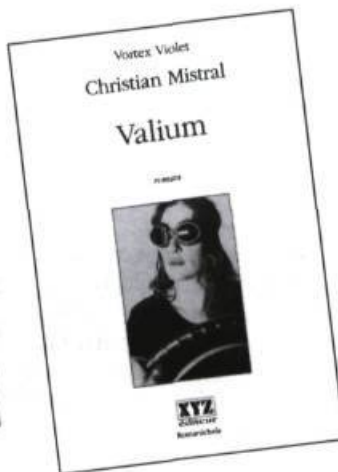
Quand l'inspecteur John Madden est envoyé par Scotland Yard pour enquêter sur une affaire de meurtre dans un petit village paisible du Surrey, il est loin de se douter qu'il vient de mettre les pieds en Enfer. Une famille entière a été massacrée dans des circonstances étranges et il est clair, dès le départ, qu'il ne s'agit pas d'un cambriolage qui a mal tourné : les meurtres ont été soigneusement planifiés et exécutés de façon profession-



nelle. Le seul témoin de la tragédie est une petite fille, en état de choc, qui a été confiée à la garde du docteur Helen Blackwell, une amie de la famille massacrée.

Madden, un homme tourmenté par ses propres démons, qui a survécu aux horreurs des tranchées de la Première Guerre mondiale, se rend vite compte qu'il a affaire à un tueur en série qui a déjà fait d'autres victimes et qui s'apprête à récidiver. Nous sommes en 1921. La police n'est pas vraiment équipée pour faire face à un maniaque qui semble avoir subi un traumatisme important pendant la guerre. La question principale qui hante Madden et son équipe est la suivante : pourquoi le meurtrier s'en prend-il aux femmes, selon un rituel bien établi et incompréhensible ? En désespoir de cause, et à l'insu de ses supérieurs, John Madden va demander conseil à un disciple de Freud (un ami du docteur Blackwell) qui lui établit un profil approximatif du tueur et l'éclaire sur ses motivations profondes. À partir de là, l'enquête va progresser rapidement et le lecteur, subjugué, est incapable de laisser le roman avant son dénouement spectaculaire.

Rennie Airth mêle de façon intelligente les éléments d'une intrigue policière et le contexte historique ; l'Angleterre des années 1920 où la guerre de 14-18 a laissé de profondes cicatrices dans les âmes de ceux qui ont participé à ce conflit. Il nous raconte aussi les premiers balbutiements de la psycho-



logie appliquée se mettant au service des forces policières souvent réticentes à adopter de nouvelles méthodes de travail et d'enquête. L'atmosphère sombre, macabre, de ce suspense remarquable est compensée par l'intrigue amoureuse entre Madden et Helen Blackwell qui apporte une note d'espoir et de fraîcheur.

Norbert Spohner

Christian Mistral
VALIUM
XYZ, Montréal, 2000,
280 p. ; 24,95 \$

Comme le disait l'auteur lors d'une rencontre publique, le choix de l'« autofiction » aura sans doute été sa meilleure intuition. Après cinq ans et des chansons, le Mistral revient, en forme malgré une histoire qui verse dans un certain déplaisir. En cinquante « bouts d'histoires », *Valium* relate sa trajectoire d'écrivain avant, pendant et après la publication du roman *Vamp*. Le succès lui amène la rencontre de Jo Genêt et de Mary-Rasberry, toutes deux femmes de lettres à leur manière. L'écrivain est à la fois victime et bourreau, certes, mais dans ce cortège de femmes fatales, d'amis fantomatiques et de fossoyeurs à temps partiel, on découvrira qui vampirise qui, dans des amours dont personne ne sort indemne, même pas le cher, le truculent et fidèle Léo.

Si le médicament en cause dans le titre fait couler vers une fin douce, l'auteur joue d'effets contraires, car le récit souffre

d'inégalités, attirant l'attention sur certains personnages qui disparaissent ensuite, nous laissant en plan. On perd ainsi Fantasio dans le récit de ses voyages, tout comme les connaissances dont il parle (toutefois, le retour de Vago, une pure apparition, tombe juste). Par ailleurs, lorsqu'il est temps d'illustrer les liens entre les personnages – liens fondés sur l'écriture –, le texte est alors broché de poèmes, un peu plus faibles que le reste de la prose offerte mais l'idée est bonne. Outre les digressions et les tics que l'on reconnaît chez l'auteur (jeux de mots quelquefois convenus et étalage de mots recherchés ou argotiques donnant dans le clinquant), le roman ne manque pas d'élan et se lit avec un intérêt soutenu. Les anecdotes enfilées en chapitres prennent valeur de remise en ordre d'un monde qui s'est écroulé, dont les réminiscences traversent les nimbes d'une mémoire altérée et d'un quotidien disloqué. Après *Vamp* et *Vautour*, cette suite du cycle *Vortex Violet* porte sans contester la marque Mistral : il y peaufine son esthétique très « lucidité de *last call* » avec ce qu'elle comprend de tragique, et, malgré le malaise qui y est suggéré, par moments une franche rigolade éclate, souvent grinçante, grâce à certains effets de style, aux réflexions du Christian romanesque soudain très pragmatique. On est aussi saisi par le déballage d'une prose poétique emportée, à travers le rythme des dialogues, toujours bien menés avec un souci évident d'une justesse de l'expression.

Alexandra Liva

Jean-Bernard Mallet
RÉSURGENCE
Éditions Anne Carrière,
Paris, 2000, 471 p. ; 29,95 \$

Vincent de Kermarec, brillant et séduisant neurochirurgien de 35 ans, est victime d'un spectaculaire accident de ski ; secouru par hélicoptère, on pratique sur lui une délicate intervention médicale. Une

fois transporté à l'hôpital, il subit plusieurs opérations qui lui sauveront la vie mais qui le laisseront avec de multiples et importantes séquelles qui feront de lui un « homme minimal ». Sa vie en est à jamais transformée : il ne peut plus exercer sa profession et il décide de rompre avec sa fiancée. L'acharnement d'une jeune femme, de ses amis et de ses confrères finiront par lui redonner le goût de se battre et même l'espoir de voir sa condition s'améliorer significativement. Comme pour mettre à l'épreuve sa nouvelle soif de vivre, il sera confronté à plusieurs dangers.

Jean-Bernard Mallet, l'auteur de ce thriller, est médecin et *Résurgence* est son premier roman. Il met à profit ses connaissances professionnelles pour décrire en détails les diverses et complexes interventions que son protagoniste subit. Cela donne une saveur « médicale » à un roman qui, par ailleurs, ne manque pas d'action.

Gaétan Bélanger

**Suzanne Lantagne
LA MARCHÉ**

L'instant même, Québec, 2000, 116 p. ; 14,95 \$

La marche mérite pratique, mais aussi méditation. On l'honore en s'y adonnant des heures durant, mais aussi en lui consacrant de courts poèmes. Car la marche respecte l'être humain et ses rythmes et sait lentement épanouir l'amitié, l'amour et combien d'autres liens. Comme la marche peut être fuite hors de soi et retour à soi. De tout cela, Suzanne Lantagne est convaincue et sa conviction est communicative. D'où ses fréquentations de la marche.

L'automobile, qui abolit les distances, va trop vite pour que les deux êtres qu'elle emporte

tissent des souvenirs communs et sauvent leur couple. La marche, elle, parvient plus souvent à ces résultats. Parfois, elle éloigne « de la ville et des gens » ; parfois, quand les pas succèdent aux pas, elle accepte d'être guidée par d'autres routes dont elle prend conscience ou non. Humble ou altière.

Suzanne Lantagne a tant marché, dans sa tête ou autrement, qu'elle attend beaucoup de la marche : presque la possibilité d'être ici et ailleurs, de se dire dans une langue et dans l'autre, d'être avec un amant et déjà à la recherche d'un plus jeune plus myope.

Livre intelligent, vif et tendre, incisif ou alangui. Madame Lagüe y meurt sans drame et la marcheuse qui passait par là peut ne garder d'elle que l'ombre d'un souvenir. Thoreau intervient pour suggérer de marcher vers l'ouest. À l'amant, la marcheuse peut dire : « Tu es beau et tu marches dans mon cœur comme dans la rue. Tu sortiras de mon cœur comme on change de trottoir. » Tout cela est dit selon le genre littéraire qui, à tel moment de la marche, transmet le mieux la pensée ou le coup de cœur. Le tout respire une liberté qui est peut-être la première exigence comme la première retombée de la marche.

Laurent Laplante

**Jacques A. Bertrand
L'INFINI ET
DES POUSSIÈRES**
Julliard, Paris, 2000,
122 p. ; 30,95 \$

Étonnante l'histoire de Matthias, percepteur du Trésor public, à qui tout arrive « par négligence » ? Invraisemblable celle de la richissime comtesse Marie, jeune mathématicienne orpheline, qui se meurt d'amour pour un homme qu'elle n'a jamais vu ? Peut-être pas si



aborde de façon un peu rapide un sujet qui touchera sans doute tous ceux et celles qui naviguent dans le cyberspace en quête de l'âme sœur. Internet : leurre ? piège ? ou vaste marché public où le rêve est la monnaie d'échange ? Matthias et Marie, qui ne sont pourtant ni de la même génération ni du même milieu social, font connaissance par l'intermédiaire du réseau et tombent follement amoureux l'un de l'autre. Le sujet n'est pas inintéressant, au contraire, sauf qu'on a davantage l'impression de lire un canevas qu'une histoire achevée, bien léchée.

Voilà un roman qui, s'il n'est pas génial, a tout le moins le mérite de nous faire réfléchir à un sujet qui a de la substance mais qui n'a pas été suffisamment exploité. Le personnage de Matthias est crédible, celui de Marie, fort peu. Une histoire de princesse sans *happy end*, cuvée troisième millénaire. Rien d'un grand cru.

Sylvie Trottier

**Frédéric Vitoux
L'AMI DE MON PÈRE**
Seuil, Paris, 2000,
218 p. ; 29,95 \$

« Pourquoi ? Mystère. Je ne comprenais rien à l'affaire. » Le mystère est merveilleux quand il fascine, et qu'il pousse à l'écriture. Le mystère, dans le roman de Vitoux, c'est le père, ce père mort avec ses secrets, avec son passé, avec ses souvenirs, dont il ne parlait jamais en famille, qui étaient son silence, et que le narrateur questionne, en un dernier hommage, dans « ces pages écrites au plus près de [ses] émotions et de [ses] souvenirs familiaux ». Le père qui, pour avoir collaboré aux journaux fascistes pendant les années de l'Occupation en France, fut emprisonné à la fin de la Guerre, alors que naissait le narrateur. Un jour, se présente à la maison familiale cet ami du père, cet ancien voisin de cellule, Bernard du Perray. L'accompagnent une actrice américaine boudeuse, au talent

extravagante que ça cette histoire d'amour virtuel pour des êtres qui, des confins de leur solitude, font soudainement faux bond à la réalité « réelle » qui ne les satisfait pas : « Nous ne rencontrons jamais que des icebergs au gré de nos dérives, des montagnes de glace immergées, qui s'entrechoquent, se rayent, s'effritent... ».

L'infini et des poussières est un très court roman qui

douteux, et une adolescente espiègle, un brin sournoise. Tous trois marqueront profondément le narrateur alors âgé de dix-huit ans. La première moitié du roman relate cette soirée qu'il passe en compagnie du trio. Le petit groupe roule sur les routes de France, à la recherche d'un divertissement, d'une aventure quelconque. Tous les quatre, ils s'ennuient en espoir, comme dirait Stendhal. Au cours de la soirée, le narrateur se fait audacieux, poussé par sa curiosité et le mystère, et questionne Bernard pour qu'il lui révèle des choses au sujet de son père silencieux. « Nous avons souffert [le narrateur et sa mère] de ce silence [du père]. Voilà la vérité. » La lenteur de cette première partie du récit est prenante, et même si rien d'étonnant ne se passe, on reste accroché. C'est l'univers de Modiano qu'on reconnaît dans ces pages.

La seconde moitié quant à elle est plus longue (ce qui n'est plus la lenteur...). Le souffle de la narration s'affaiblit. Beaucoup de répétitions. La nostalgie et la mélancolie se font pathétiques. Les « sentiments et les souvenirs » du narrateur se sont éloignés, on dirait... Et l'on regrette la tension narrative, la complexité de l'intrigue qui avaient été bien accrocheuses en début de lecture.

Frédéric Boutin

Victor-Lévy Beaulieu
BOUSCOTTE
LE GOÛT DU BEAU RISQUE
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
2001, 388 p. ; 28,95 \$

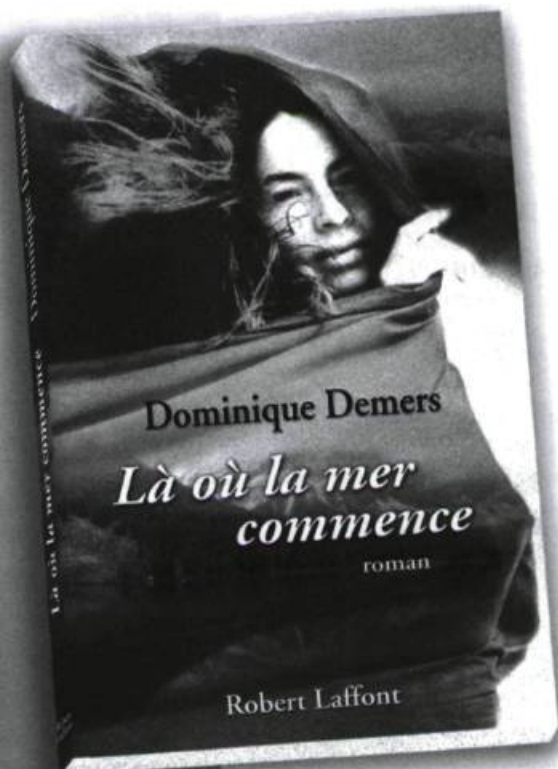
Le roman est antérieur au téléroman. Victor-Lévy Beaulieu publie la version retravaillée de l'œuvre originale. Il a confié à 14 personnages la narration à la première personne des 24 chapitres du roman. Alternativement, les narrateurs-personnages mettent à nu leur hargne, leur machiavélisme, leur poésie ou leur clairvoyance selon les démons qui les habitent. L'espace qui les a



façonnés aussi bien qu'ils le façonnent représente un arrière-pays de plus en plus déserté, appauvri, acculturé, bref, un pays en train de mourir. Motif de cynisme pour les uns, d'exaltation des origines ou encore de projet politique pour les autres. Le passé surgit à maintes reprises, soit pour remonter à la source de la guerre atavique entre les Bérubé et les Beauchemin, de la soif de vengeance de Manu Morency par-devers Antoine Beauchemin ou de l'exil de Charles Beauchemin à Montréal. Le présent, principal temps du récit, remue les mêmes eaux troubles. Aussi, le sous-titre, *Le goût du beau risque*, de ce premier tome de *Bouscotte* laisse-t-il songeur jusqu'au dernier chapitre, où le départ de Montréal de Charles et Bouscotte vers les Trois-Pistoles offre une possible clé d'interprétation.

Les passions qui animent les personnages captivent. Par contre, la langue employée peut agacer et lasser. Les quatorze narrateurs, quel que soit leur âge, leur éducation ou leur niveau d'instruction, s'expriment de la même façon, tant dans leur récit que dans les dialogues, où s'entremêlent langue écrite et langue parlée, registres soutenu, populaire et vulgaire, sans distinction des types de discours. De sorte que l'on n'arrive pas à oublier l'auteur ni à croire à l'individualité de ses personnages. La vraisemblance en souffre. Une démarcation entre le parler des personnages, entre la langue de

*Et si la Belle et la Bête
avaient vécu au Québec
au XIX^e siècle...*



Le nouveau livre de
Dominique Demers

Dans la lignée de
Marie-Tempête,

**Un roman qui va
droit au cœur**



Robert Laffont

la narration et celle des dialogues ajouterait à l'œuvre, sans modifier fondamentalement le style baroque de Beaulieu, qui, il est vrai, a de quoi fasciner. Le réquisitoire de Beaulieu en faveur des régions ne laisse pas non plus indifférent. Deux autres tomes aux sous-titres évocateurs, *Les conditions gagnantes* et *L'amnésie globale transitoire*, viendront le compléter.

Pierrette Boivin

Nancy Huston
LIMBES/LIMBO
UN HOMMAGE
À SAMUEL BECKETT
Leméac/Actes Sud, 2000,
Montréal/Arles,
57 p. ; 14,95 \$

« Sans arrière-pensée. Sans avant-pensée non plus. O extase ! O nirvana ! Libérés enfin du cercle vicieux des naissances et des morts. C'est du moins mon intime conviction, une de celles que je stocke dans mon for intérieur. Au fait – où il est passé, mon for ? Je l'ai bien mis là quelque part, il était là à l'instant, j'en suis sûr. Hé, Shakespeare – t'aurais pas vu mon for, par hasard ? Tu l'aurais pas emprunté sans me le demander ? Je ferais n'importe quoi pour récupérer mon for ! ». Qui a écrit ces lignes ? Huston ou Beckett ? Le doute, imperceptiblement, s'installe...

Un langage aphasique. Un cynisme inouï qui verse de temps à autre dans le burlesque. L'absurde. Tous les ingrédients y sont : Nancy Huston et Samuel Beckett, qui ont tous deux choisi de vivre en France après avoir quitté leur pays natal, qui écrivent en français aussi bien qu'en anglais, qui ont un goût prononcé pour le sardonique, se confondent dans ces *Limbes/Limbo*, l'édition bilin-

gue figurant peut-être l'étrangeté du dédoublement ou le reflet si chers au dramaturge irlandais. Ou quand le « Get it in Ing-lish. Shoved. Edged. Lodged in the language like a bullet in the brain. Undelodgeable. Untranslatable » de la page impaire se mue sur la page paire en : « Caramba ! Encore raté ! ».

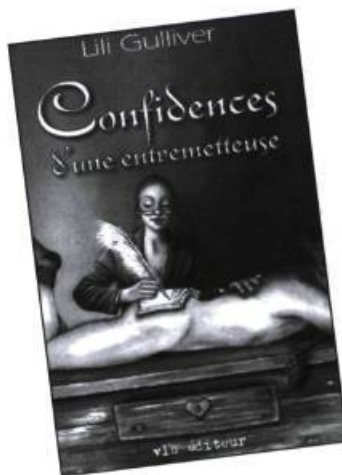
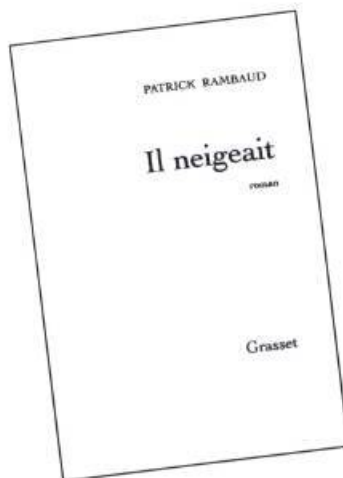
C'est donc d'un « hommage à Beckett » dont « il ci-gît » (les calembours sont légion), même si le sous-titre, on le devine, est comme une munificence de l'auteure. Il ne suffit pas de lire le texte de Nancy Huston pour le gober ; encore faut-il, dans le cas présent, connaître un peu Beckett pour le savourer. Car Huston fait mieux que connaître son « sujet » ; elle l'incarne, et pour tout, dire le ressuscite.

En attendant Nancy, Huston nous fait l'offrande avec ce captivant pastiche de 64 pages d'une authentique contrefaçon de l'univers beckettien et « [P] as la peine de vous mettre dans tous vos états ! [...] Je suis celui qui est, et ça fait deux ».

Isabelle Collombat

Patrick Rimbaud
IL NEIGEAIT
Grasset, Paris, 2000,
332 p. ; 29,95 \$

Récipiendaire du Grand Prix du roman de l'Académie française ainsi que du prestigieux Prix Goncourt en 1997, Patrick Rimbaud, l'auteur de *La bataille*, nous revient avec le deuxième volet de sa trilogie impériale, *Il neigeait*. Cette fois, l'action se transporte trois ans après la désastreuse bataille d'Essling (que personne n'a gagnée, malgré 40 000 morts !). Nous sommes en Russie, en 1812 et, au moment où le roman commence, les armées de Napoléon, épuisées, affaiblies et passablement démo-



déconnecté de la réalité, qui déplace des troupes qui n'existent plus, refuse de voir les problèmes et rêve d'alliances et d'Europe unifiée sous la bannière de la France ! Le portrait démystificateur que fait Rimbaud de l'Empereur est tout à fait passionnant. Il reconstitue de façon brillante une sombre page de l'histoire de France avec un talent de conteur magistral.

Malgré tout, j'ai préféré le premier roman de la trilogie : le rythme en était plus nerveux, l'action plus resserrée, plus centrée sur la bataille dont l'auteur décrivait les divers épisodes avec brio. Dans *Il neigeait*, la galerie des personnages est peut-être trop importante, on a parfois tendance à se perdre un peu. Néanmoins, ça reste passionnant et j'attends le troisième volet (Waterloo ?) avec impatience.

Norbert Spehner

Lili Gulliver
CONFIDENCES
D'UNE ENTREMETTEUSE
VLB, Montréal, 2001,
154 p. ; 16,95 \$

ralisée arrivent enfin aux portes de Moscou. À partir de là, tout va aller de mal en pis : Moscou est incendiée, l'armée du Tsar, invisible jusqu'alors, commence à se manifester. C'est le début d'un des épisodes les plus tragiques et les moins glorieux de toute l'épopée napoléonienne – la retraite de Russie – avec la fameuse traversée de la Bérézina où se distingua l'un de mes ancêtres, le général Éblé. Avec ses hommes, il assura le passage de la rivière à la Grande Armée. Malheureusement, comme des milliers d'autres, il y laissa sa peau ! Toutes les horreurs de cette débâcle, vécue par des militaires et des civils, sont racontées à travers les points de vue de différents personnages, ce qui contribue à l'impression de chaos et de catastrophe. Plus de 300 000 personnes ont péri dans cette campagne insensée orchestrée par un Napoléon malade, menteur, cynique, gras et tyrannique, complètement

Impertinente ou carrément impudique, coquine ou impudiquement cochonne, voluptueuse, vulgaire... chaque lecteur a déjà sa petite idée sur la libidineuse Lili Gulliver. Mais la gourmande crue n'en a cure, sans doute.

Après de torrides vacances à Paris, Bangkok, en Grèce et en Australie, notre « sexploratrice » de retour au Québec s'est casée avec un Roger ronflant à ses côtés. Assagie, mais pas endormie, Lili veut faire profiter de la vie (traduisez : des plaisirs de la bagatelle) ses amies et fonde donc une agence de rencontre destinée à favoriser non pas le cocooning familial mais plutôt une chaleureuse promiscuité des corps... puisque le bonheur commence là. Flanquée de sa copine Marilou qui tâte la marchandise, et de Dimitri, un amical concurrent, Lili Gulliver se transforme en

entremetteuse et note ses observations.

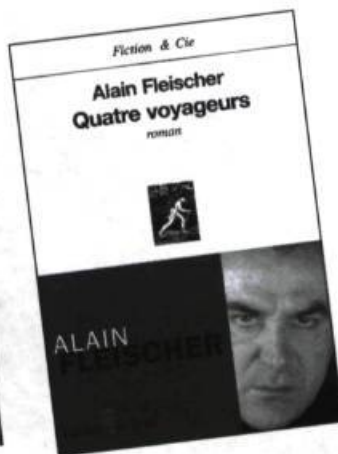
Certes, on aime ou pas le ton de la louve repue qui en a vu d'autres mais on ne peut s'empêcher de sourire lorsque les commentateurs critiques de la Gulliver écorchent les vieux cochons à la recherche de fraîches cocottes, les hyper-exigeants qui n'ont rien à offrir, les pimbèches cassantes qui se demandent pourquoi elles sont seules... Qui prétend qu'aller à la rencontre de l'autre est facile ? Peut-être Lili Gulliver...

Suzanne Desjardins

Laurent Cabrol
L'ENFANT DE
LA MONTAGNE NOIRE
L'Archipel, Paris, 2000,
256 p. ; 24,95 \$

L'action se situe dans les montagnes Noires, là où la terre est riche mais où il faut trimer dur pour la faire produire. François Bonnet est né dans cette région du sud de la France et c'est là qu'il veut rester. Bonheur simple avec une belle femme et des enfants qui travailleront aussi du matin au soir pour assurer leur subsistance, sur une terre louée à un riche propriétaire terrien.

Gens de peu de mots, l'homme et la femme ont très peu évoqué leurs ambitions respectives. À l'évidence François est heureux à travailler la terre. Ce n'est pas le cas de



Mathilde qui ambitionnait de monter à la ville pour connaître une existence plus facile et profiter davantage de la vie. Elle a déchanté le soir de sa nuit de noces : elle a compris que la vague promesse d'aller en ville que lui avait faite François avant le mariage n'allait pas se concrétiser. Très vite enceinte, elle essaie de se débarrasser de ce fardeau qui risque de retarder ce qu'elle espère toujours : leur départ pour la ville. Elle accouche quand même d'une fille qui fait le bonheur de François.

Refusant de se résigner à son existence campagnarde, Mathilde pense à un stratagème mais celui-ci échoue aussi en laissant des traces indélébiles auprès du père de sa fille. Agnès, qui a maintenant cinq ans, disparaît par une belle journée d'été. On finit par la retrouver morte, pieds et poing liés. François,

fou de douleur, veut punir celui qu'il croit être l'auteur du crime. Leur vie et celle des gens du village est bouleversée. La recherche du meurtrier va se conclure par l'emprisonnement de Mathilde.

Le dénouement, étonnant, débouche sur un éloge de l'agriculture et la condamnation de la disparition du monde rural en France.

Francine B. Pelletier

Alain Fleischer
QUATRE VOYAGEURS
Seuil, Paris, 2000,
255 p. ; 37,95 \$

Marcel Blanc, un sexagénaire français, Gary Green, un séduisant Irlandais aux allures de jeune premier de cinéma, le Portugais Branquinho da Rosa et le Hongrois Zoltan Scharwz sont envoyés pour quatre jours en Californie dans le cadre

d'une mission spéciale dont ils ne savent rien avant leur départ. Sous le thème « Le monde et son double », ils visiteront quatre hauts lieux de recherche et d'expérimentation. Ils y rencontreront le créateur d'une Rita Hayworth virtuelle, un astrophysicien, un biologiste du *Matthew Berkeley Genome Centre* et un gorille philosophe à la *Ape and Human Communication Farm*. Mais ils auront aussi la surprise de découvrir, chaque jour, qu'ils ne sont plus tout à fait eux-mêmes mais bien l'un ou l'autre d'entre eux. Car, par un phénomène de permutation, Zoltan Scharwz, le narrateur, devient tour à tour Marcel Blanc, Gary Green, Branquinho da Rosa. Ce n'est qu'à son retour qu'il retrouvera son propre corps, certain d'avoir vécu, comme Neil Armstrong, Michael Collins et Edwin Aldrin après leurs premiers pas sur la lune le 20 juillet 1969, une expérience unique et un véritable voyage historique.

Roman philosophico-abstruse ? Science-fiction ? Difficile à dire. Du clonage aux simples jumeaux, du phénomène du temps et de l'espace à celui du mimétisme des singes, des stars américaines aux archétypes nationaux, le roman de Fleischer foisonne avec ses 255 pages bien serrées.

Pour amateurs seulement. Les autres abandonneront au bout de quelques pages.

Linda Amyot

ANNUAIRE STATISTIQUE GUÉRIN Jacques Lamarche
2001
QUÉBEC / CANADA / MONDE

NOUVEAUTÉ

Lord Kelvin, un grand savant du XIX^e siècle, disait que si l'on peut mesurer une chose avec précision et l'exprimer numériquement, notre information devient satisfaisante pour l'esprit.

GUÉRIN, éditeur ltée
4501, rue Drolet, Montréal (Québec)
H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>
Courrier électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

ANNUAIRE STATISTIQUE GUÉRIN
QUÉBEC | CANADA | MONDE
656 pages
Guérin